

Série 1

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

N° 714

DE LA VALEUR

DU

TÉMOIGNAGE DES ENFANTS EN JUSTICE

« La menterie, chez les enfants, croist quant
et quant eux. »

MONTAIGNE.

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le Vendredi 29 Juillet 1892

PAR

François-Maurice RASSIER

Né à Rieux-Minervois (Aude) le 8 octobre 1866.



LYON

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE STORCK

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 68

Juillet 1892

Série 1

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

N° 714

DE LA VALEUR
DU
TÉMOIGNAGE DES ENFANTS
EN JUSTICE

« La menterie, chez les enfants, croist quant
et quant eux. »

MONTAIGNE.

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le Vendredi 29 Juillet 1892

PAR

François-Maurice RASSIER

Né à Rieux-Minervois (Aude) le 8 octobre 1866.



LYON

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE STORCK

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 68

Juillet 1892

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET DOYEN.
GAYET. ASSESSEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. DESGRANGES, PAULET, BOUCHACOURT, CHAUVEAU, GLENARD.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. LÉPINE.
Cliniques chirurgicales	BONDET.
Clinique obstétricale et Accouchements.	OLLIER.
Clinique ophthalmologique.	PONCET.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	FOCHIER.
Clinique des maladies mentales.	GAYET.
Physique médicale	GAILLETON.
Chimie médicale et pharmaceutique	PIERRET.
Chimie organique et Toxicologie	MONOYER.
Matière Médicale et Botanique.	HUGOUNENQ.
Zoologie et Anatomie comparée	CAZENEUVE.
Anatomie.	FLORENCE.
Anatomie générale et Histologie	LORTET.
Physiologie.	TESTUT.
Pathologie interne	RENAUT.
Pathologie externe	MORAT.
Pathologie et Thérapeutique générales.	J. TEISSIER.
Anatomie patnologique	BERNE.
Médecine opératoire	MAYET.
Médecine expérimentale et comparée	TRIPPIER (RAYMOND).
Médecine légale	X.
Hygiène	ARLOING.
Thérapeutique.	LACASSAGNE.
Pharmacie	ROLLET.
	SOULIER.
	GROLAS.

PROFESSEUR ADJOINT

Clinique des Maladies des Femmes LAROYENNE.

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Clinique des Maladies des Enfants MM. PERRET, agrégé.
Accouchements POULLET. —
Botanique BEAUVISAGE. —

AGRÉGÉS

MM. AUGAGNEUR.	MM. GANGOLPHE.	MM. POLOSSON.	MM. VIALLETON.
BARD.	JABOULAY.	POULLET.	WEILL.
BEAUVISAGE.	LANNOIS.	RODET,	
CHANDELUX.	LINNOSSIER.	ROQUE.	
DIDELOT.	PERRET.	SABATIER.	

M. ÉTIÉVANT, Secrétaire

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. LACASSAGNE, Président ; M. CROLAS, Assesseur ; MM. PERRET
et AUGAGNEUR, Agrégés.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE
DE MON PÈRE & DE MA SŒUR CAMILLE

A MA MÈRE
HOMMAGE DE TENDRESSE FILIALE

A MON ONCLE
HOMMAGE D'UNE BIEN VIVE RECONNAISSANCE

A MES TANTES

A L'ABBÉ MITTOU
PROFESSEUR D'HISTOIRE AU PETIT SÉMINAIRE
DE CARCASSONNE

A LA FAMILLE JULES FABRE
DE BIZANET

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE
M. LE PROFESSEUR LACASSAGNE

A MES MAÎTRES
DE LYON ET DE MONTPELLIER

MEIS ET AMICIS

INTRODUCTION

« *Tout est dit* » et l'on arrive toujours trop tard pour enrichir la science d'une idée nouvelle qu'aucun esprit n'ait déjà révélée.

Aussi toute intrigue est amoindrie sur ce vaste terrain de la science, que tant de génies ont fouillé, et déjà est proclamé heureux qui a su donner à la pensée d'autrui une forme neuve et originale.

Le sujet que nous avons choisi pour notre thèse inaugurale n'a de secret pour personne. L'idée en est née avec l'enfant lui-même, et il ne faut pas être grand pédagogue, ni profond penseur, pour reconnaître à l'enfant un penchant dominant pour le men-

songe. Ce défaut lui est reproché à tout instant par ses éducateurs, par ses parents, par ceux qui vivent à son contact, et il suffit de s'adresser à une mère pour apprendre d'elle qu'on ne doit pas ajouter foi aux paroles de son enfant.

Le fait est certain, le problème est posé ; à nous de le résoudre.

Nous ne nous dissimulons pas la difficulté de notre tâche. Nous savons, en effet, que l'imagination s'exerce plus librement sur un terrain qui n'a pas été déjà trop remué, et que l'esprit trouve des pensées neuves pour des sujets nouveaux.

Avant d'entrer dans notre sujet, nous tenons à ce que le but de notre thèse ne soit pas méconnu. Notre intention n'est pas de lancer une diatribe contre l'enfance et d'user de notre plume pour avilir cet âge, à qui le monde décerne facilement la couronne de candeur et d'innocence. Nous aimons l'enfance, mais cette affection ne nous aveugle pas et ne nous empêche pas de voir les défauts qui l'entourent, défauts que nous croyons utile de signaler à l'attention, dans un but purement social. « *Amicus Plato, sed magis amica veritas.* »

On nous reprochera, peut-être, d'outrepasser nos droits et d'empiéter légèrement sur le terrain de la jurisprudence. Il nous sera facile de répondre que le médecin chargé de soigner l'enfant et son cerveau, se trouve dans une position toute favorable pour étudier son caractère, et, par suite, a qualité pour exprimer son opinion et la faire partager à des juges.

Il sait toutefois que c'est méconnaître sa mission et

perdre tout son prestige à l'audience que de s'improviser accusateur ou avocat. Le médecin n'a ni la société à venger, ni un client à défendre; il n'a qu'à faire l'exposé scientifique d'un fait et à servir la vérité.

Nous espérons avoir assez nettement indiqué le but de notre thèse, pour oser entrer dans notre sujet et le résumer en quelques lignes.

Nous voulons montrer que l'enfant est sujet à l'erreur; mais ce que nous voulons prouver plus fortement, c'est que le mensonge est le défaut inhérent à son cerveau et à sa nature.

Et cela, nous essayons de le prouver en considérant l'enfant au point de vue physiologique, psychique et moral. S'il est vrai que l'enfant est menteur ou qu'il se trompe facilement, il est superflu d'indiquer la valeur de ses témoignages en Justice. Il est superflu aussi d'insister sur les conséquences que peuvent entraîner, au point de vue social, les dépositions des enfants.

Nous abritons notre opinion derrière celle de notre maître, le Professeur Lacassagne, qui a eu la bienveillance de s'intéresser à nous et de nous inspirer ce sujet de thèse.

Il a mis à notre disposition une série de faits, où le témoignage des enfants a été déclaré faux ou mensonger, et où la Justice a failli être surprise.

Qu'il nous permette, en cet endroit, de lui témoigner toute notre reconnaissance. Si notre travail a quelque mérite nous en sommes redevable, non à notre faible expérience, mais aux conseils si éclairés et si bienveillants de cet excellent maître.

Nous adressons aussi nos vifs remerciements au docteur Brun, notre chef de service, qui, durant tout le semestre que nous avons passé sous sa direction comme interne, nous a témoigné, à toute occasion, des marques de sympathie et d'amitié.

Tel est l'ordre que nous avons suivi dans notre exposition.

Chap. I. — Considérations générales sur l'enfant.

A. L'enfant au point de vue physiologique ;

B. L'enfant au point de vue psychique ;

C. L'enfant au point de vue moral.

Chap. II. — A. Des causes de l'erreur et du mensonge chez l'enfant ;

B. Du mensonge et de l'erreur des enfants au point de vue légal ;

Observations : Affaire du père Bérard, observations dues au D^r Motet.

Chap. III. — A. Moyens de reconnaître le mensonge chez les enfants ;

Conclusions.

Nous croirons au succès si notre modeste travail réussit à éveiller l'attention des juges sur ce point délicat, et nous estimerons avoir fait œuvre pie envers la société, si nous contribuons à éloigner d'une tête innocente un honteux châtiment.

DE LA VALEUR
DU
TÉMOIGNAGE DES ENFANTS
EN JUSTICE

CHAPITRE I^{ER}

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ENFANT

L'ENFANT AU POINT DE VUE PHYSIOLOGIQUE,
PSYCHIQUE, MORAL

Beaucoup de définitions ont été données de l'enfant. Les hygiénistes ont produit maintes classifications de l'enfance, que nous ne saurions utiliser, car l'enfant que nous mettons sur la scène, n'est pas le même que celui des hygiénistes : l'enfant devant les tribunaux n'est pas le même que devant l'hygiène.

Nous comprenons sous le nom d'enfant cet être en

voie de développement, cet homme minuscule, qui n'a pas encore droit à place entière dans la société. Nous le prenons depuis le moment où la parole lui est donnée jusqu'à celui où la loi l'autorise à prêter serment.

On peut remarquer que, d'après les pays, notre enfant n'a pas le même âge.

Cet âge est difficile à déterminer, et, comme le dit Legrand du Saule, « le discernement de l'enfant à un âge fixe n'est pas plus l'expression d'une immuable vérité que la hauteur de la colonne barométrique ne l'est du temps. » (1)

La diversité d'opinion des différents pays, à ce sujet, le montre nettement.

« D'après la loi romaine, il n'y avait aucune culpabilité légale au-dessous d'un certain âge : *infantem innocentia consilii tuetur*. En effet, le garçon, jusqu'à dix ans et demi, était considéré comme proche de sa première enfance, « *proximus infantiae*, » et incapable d'une pensée criminelle, « *non noli capax*. » Si la présomption du défaut de discernement continuait à accompagner l'enfant jusqu'à l'âge de puberté, la preuve contraire était cependant admise suivant la maxime « *malitia supplet ætatem* » et l'impubère pouvait être frappé d'une condamnation, « *si proximus pubertati sit et ob id intelligat se delinquere*. » Toutefois les impubères ne pouvaient déposer en matière criminelle et la loi rejetait leur témoignage en matière capitale. » (2)

(1) Legrand du Saule. *Annales d'hygiène*, tome 30.

(2) d° d°

Dans l'antique loi des Bourguignons, que l'on connaît généralement sous le nom de loi Gombette, il n'y avait point d'âge prévu pour les délits, mais l'âge du discernement civil avait été fixé à quinze ans.

Dès le ^{xiii}^e siècle, la loi danoise n'admet pas la culpabilité avant l'âge de quinze ans.

En France, une loi ancienne exonérait de toute pénalité l'enfant au-dessous de dix ou onze ans et ne rendait la peine capitale applicable qu'à l'âge de puberté. Sous le règne de saint Louis, les enfants âgés de quatorze ans, qui venaient à commettre quelque délit, étaient suivant l'ordonnance de 1268 condamnés au fouet ou payaient une légère amende.

Depuis que la Chine a été conquise par les Mandchoux, la loi tartare est des plus humaines ; ainsi, au-dessous de sept ans, l'enfant ne subit aucune peine. S'il n'a pas plus de dix ans et s'il a encouru la peine capitale, il est particulièrement recommandé à la commisération de l'empereur.

Dans la loi brésilienne, il y a présomption d'innocence jusqu'à quatorze ans.

« D'après la loi russe, les enfants au-dessous de dix ans ne sont passibles d'aucune peine, et les crimes commis par eux ne doivent en rien préjudicier à leur avenir. Les enfants de dix à quatorze ans ne peuvent être condamnés ni aux travaux forcés, ni au knout, ni à la plecte (martinet) publiquement administrée. De quatorze à dix-sept ans, ils sont passibles des travaux forcés, mais ne subissent pas de peines corporelles infamantes.

A côté de la mansuétude que nous signalons chez

des peuples modernes, pourquoi faut-il que nous ayons à faire connaître la sévérité de la loi anglaise ? Nos voisins d'outre-Manche admettent l'irresponsabilité absolue jusqu'à l'âge de sept ans, mais, passé cet âge, « le mineur, dit M. Chassan, peut être déclaré « *noli capax*. » Il y a des exemples d'enfants de treize ans, de dix, neuf et huit ans, condamnés à mort et exécutés pour meurtre ou pour incendie ; il y a aussi des exemples d'enfants mineurs condamnés pour leurs paroles scandaleuses. Dans une cause de ce dernier genre, où l'on faisait valoir, pour la justification du défendeur, qu'il était âgé de moins de dix ans, le lord Kesmuyon dit « qu'un adolescent qui commet un scandale en est responsable devant la loi. » (1) (2)

Il n'existe pas en France, comme chez d'autres nations, un âge d'innocence qui soit à lui seul une excuse légale. La loi civile, se basant sur le développement insuffisant de l'intelligence au-dessous de seize ans, ne permet à l'enfant ni de prêter serment, ni de tester, tandis que la loi criminelle, supposant que la connaissance du bien et du mal s'acquiert bien avant la capacité nécessaire pour déposer en justice, laisse asseoir de jeunes enfants sur les bancs de la cour d'assises.

La loi française fixe à quinze ans le droit de déposer en justice.

On pourrait multiplier les exemples, et en citant les lois des différentes nations, prouver qu'aucun âge ne

(1) *Des délits de la parole.*

(2) Legrand du Saule.

peut être fixé, soit pour établir le degré de responsabilité de l'enfant, soit pour mesurer son discernement et admettre sa déposition en Justice.

Aussi, nous ne voulons pas en fixant l'âge de quinze ans comme dernière limite pour l'enfant que nous nous proposons, borner l'esprit des juges et paralyser leur jugement ; nous laissons à leur initiative de reculer ou d'avancer, suivant le cas, notre limite d'âge, car il y a des enfants de vingt-cinq ans et des hommes de quinze ans. Nous ne croyons pas que cette permission puisse jeter le trouble dans l'esprit de nos législateurs!...

Ces considérations nous étaient utiles pour bien connaître l'enfant que nous allons étudier et juger. C'est l'enfant que la loi française déclare en partie responsable, mais considère comme incapable de prêter serment.

Dans le cours de notre sujet, nous aurons maintes fois l'occasion de montrer que cette loi française est l'œuvre d'un jugement parfait, et que l'enfant possède tous les défauts propres à lui enlever tout droit à la prestation du serment.

Le moment est venu où il nous est permis de pénétrer dans le cœur de notre sujet et de faire l'étude physiologique de l'enfant.

A. — L'ENFANT AU POINT DE VUE PHYSIOLOGIQUE

La physiologie générale démontre que le tissu nerveux, fibres et cellules, ne fait point exception à la loi biologique universelle, d'après laquelle, dans la vie, la période d'activité est la période de désorganisation, suivie nécessairement et pas à pas, de réparation, sans quoi la vie serait la mort. Les éléments nerveux se désintègrent en fonctionnant et se réintègrent immédiatement après : de sorte que tout acte nerveux a une phase désintégrative et une phase réintégrative. Cette dernière s'accomplit selon la modalité de désintégration qui l'a précédée.

A l'enfance appartient cette période d'activité, pendant laquelle toutes les forces physiques et psychiques tendent à se dépenser. L'enfant, en effet, comme tout être en état de développement, est doué d'un cerveau dont les éléments nerveux sont très actifs.

Il se fait chez le jeune être des dépenses considérables de combustibles, mais comme dans la nature « *rien ne se crée, rien ne se perd*, », les manifestations de la chaleur produite, de l'activité engendrée, se traduisent à l'extérieur sous forme de forces physiques et psychiques.

Et c'est pourquoi, nous voyons l'enfant se livrer avec une ardeur infatigable à des ébats violents : il dépense ses forces physiques. C'est pourquoi il aime à exercer son imagination, à se complaire dans le merveilleux, à inventer des jeux et des idées, à transformer la vérité : il dépense ses forces psychiques.

Dans cette phase, l'enfant a désintégré, les cellules de son cerveau se sont anémiées; c'est alors qu'il cherche dans les aliments et le sommeil la réintégration de ses forces.

Il se passe chez lui les mêmes phénomènes que dans tout être en état de formation. Le sang est poussé en courants rapides et abondants dans le cerveau chaque jour accru et développé. La circulation vive et abondante dans ces jeunes organes tendant à la vie, à l'accroissement, à l'harmonie des fonctions, à son retentissement sur le cerveau surchauffé, et par suite sur les idées. L'enfant est victime de son cerveau, et c'est par lui qu'il est imparfait et inférieur.

Comme les sociétés naissantes à imagination féconde, l'enfant aime les fictions, c'est-à-dire quelque chose d'invraisemblable, d'extraordinaire, mais qui puisse servir un champ d'exercice à l'activité de son cerveau. Comme il est curieux de voir les naïves conceptions de la nature, les idées fantaisistes et animistes des choses, que l'on a de bonnes raisons d'attribuer à nos premiers ancêtres humains, se refléter dans le langage de l'enfant !

La même influence le pousse à inventer et à mentir.

L'enfant est un sensitif. Il est sous la domination de cet état nerveux que Griesinger définit « *une disproportion entre la réaction et l'irritation.* »

La moindre impression chez l'enfant dépasse le but; l'excitation des fibres sensibles de son cerveau donne une réaction qui n'est pas en rapport avec la cause qui la produit, et c'est pour ce motif que nous verrons l'enfant imitateur, exagérer et transformer le plus

souvent désavantageusement ce qu'il voit faire à autrui.

Cette excitation de la sensibilité chez l'enfant a été bien comprise par Fénelon, qui l'a décrite en psychologue, et avec une tournure de physiologiste.

« La substance de son cerveau, dit-il, est molle ; elle durcit tous les jours. Pour son esprit, il ne sait rien, tout lui est nouveau : cette mollesse du cerveau fait que tout s'y imprime facilement, et la surprise de la nouveauté fait qu'il admire aisément et qu'il est fort curieux.

Il est vrai aussi que cette humidité et cette mollesse du cerveau jointe à une grande chaleur, lui donnent un mouvement facile et continu. »

L'enfant est à la merci des impressions occurrentes, surtout de celles qui font la plus intense image. Tout ce qu'il voit, il le croit tel qu'il le voit ; tout ce dont on lui parle, il le voit. Toutes les idées qu'on lui suggère lui apparaissent sous des formes sensibles, il se met aussitôt à les exécuter et à les imiter. C'est ce qui explique la puissante influence de l'exemple sur ces faibles esprits et aussi la toute puissante contagion des sentiments exprimés par des paroles et par des gestes. C'est un véritable automate, qui, pour la plupart des cas, obéit consciemment ou inconsciemment, avec une docilité plus ou moins entière, à la tyrannique influence des images apparues, suscitées ou imposées.

Nous ne voulons pas terminer l'étude physiologique de l'enfant, sans la compléter du rôle que joue chez lui l'hérédité.

L'enfant, né de parents nerveux, hérite d'un tempérament plus impressionnable et possède, par conséquent, à un plus haut degré cet état nerveux qui le pousse à exagérer, à transformer ses manifestations psychiques, et l'entraîne à mentir. Il est prouvé, en effet, que les hystériques, ou les fils d'hystériques, ont un penchant marqué pour le mensonge ; c'est ce qui a fait dire à quelques-uns que le mensonge était héréditaire, et que les fils de parents menteurs étaient forcément tels. Ce défaut est universel chez les enfants, avec des nuances plus marquées chez les nerveux.

Devant les tribunaux, au point de vue de la valeur du témoignage des enfants, cette considération n'est pas sans quelque importance. En effet, l'hérédité joue un grand rôle dans la vie, et d'après un proverbe hindou « l'être est tout entier sous la fatalité, la vie antécédente de l'être c'est le destin. » C'est la même idée qu'a exprimée Auguste Comte en disant que « les vivants sont de plus en plus dominés par les morts. »

Ces considérations physiologiques nous amèneront à bien comprendre l'enfant psychologique et moral. En effet, la psychologie de l'enfant découle de sa physiologie, et si chez lui les qualités psychiques sont imparfaites, cela tient à l'imperfection de son cerveau.

Il nous sera de même plus facile de rattacher l'imagination vive de l'enfant à l'activité de son cerveau qui est surabondamment irrigué par une rapide circulation, et d'enlever à son esprit la faculté de jugement que trouble ou détruit chez lui l'imagination.

Et de là, nous sommes conduits naturellement à la

preuve de l'erreur facile et du mensonge chez l'enfant.

C'est encore à son cerveau que nous demanderons des documents pour expliquer sa moralité.

B. — L'ENFANT AU POINT DE VUE PSYCHIQUE

L'enfant, à son berceau, est placé sous la dépendance de la vie animale : il n'est point un être intelligent. Sa raison, d'abord assoupie, n'entrevoit toute chose qu'à travers un épais brouillard ; puis elle s'éveille peu à peu et laisse confusément échapper quelques lueurs faibles, pâles et vacillantes. Se modelant sur la croissance physique, elle acquiert bientôt des clartés nouvelles, mais elle ne jouit de toute sa puissance que lorsque l'évolution corporelle est désormais un fait accompli. La raison demeure alors notre faculté éminente : elle meut l'individu inculte, anime l'esprit vulgaire, inspire le penseur et illumine l'homme de génie. « Le génie, en effet, n'est qu'une raison supérieure. » (Legrand du Saule.)

L'enfant n'est pas doué de cette raison, qui fait l'homme et permet de saisir la valeur morale des actions humaines. Cette faculté est détruite en lui et remplacée par l'imagination. La raison, en effet, qui rapproche l'homme de la divinité, est le résultat d'une longue expérience, de nombreuses associations d'idées ; elle ne peut donc être dévolue à l'enfance, qui n'a pas encore la notion de l'abstrait, pour qui tout est simple et direct.

L'enfant n'est pas plus doué du jugement qui révèle la raison et l'ennoblit. Le jugement qui suppose une comparaison attentive d'idées précédemment acquises se mesure au degré de clarté et d'exactitude avec lequel l'on apprécie les choses.

Or, pour les bien apprécier, il faut les avoir attentivement observées et comparées, analysées et remémorées. Un bon jugement équivaut, par conséquent, à une capacité moyenne d'observation, d'abstraction, d'analyse et de comparaison.

Mais, comme le dit Toppfer, « l'esprit des enfants est absolu parce qu'il est borné; pour eux, les questions n'ont qu'une face, en sorte que la solution en paraît aussi facile qu'évidente à leur intelligence. C'est pour cela que les plus doux d'entr'eux disent des choses dures, que les plus humains tiennent des propos cruels ».

Chez eux le défaut de jugement vient de plusieurs causes, et, en premier lieu, de la vivacité du sentiment. Les esprits dominés par le sentiment et l'imagination, à part des moments d'heureuse inspiration, ne produisent que des idées confuses.

La vivacité du sang et l'ignorance donnent à leurs pensées et à leurs actions, une forme plus ou moins impulsive. Le doute qui est en suspension d'action, est rarement leur fait. On voit plutôt chez eux cette croyance facile et pleine qui excite à l'action et qui la fait obstinément poursuivre.

Mais si l'enfant manque de la comparaison qui rapproche les idées, de la réflexion qui les mûrit, du jugement enfin qui décide ou prononce, il est en lui une

faculté psychique qui règne en maîtresse dans son esprit, absorbant toutes les autres et les détruisant : c'est l'imagination, « c'est la folle du logis » comme la nomme Pascal. Et jamais pensée n'a eu meilleure application. L'imagination, en effet, est la folle conseillère de l'enfant ; c'est elle qui, en aveuglant sa raison et en paralysant son jugement, suscite à son esprit des erreurs, le pousse à l'exagération et à la transformation des paroles et des faits.

Cette imagination est favorisée par une grande activité cérébrale et une abondante circulation.

Quel spectacle merveilleux pour un savant doublé d'un poète, s'il pouvait tenir dans sa main, et faire jouer tout à la fois, tous ces innombrables ressorts que meut l'imagination dans une tête de dix ans !

L'enfant aime les fictions, qui sont pour lui aussi vraies que des réalités. Il les sent en acteur et en spectateur. Les descriptions, les réflexions que l'auteur répand autour des personnages, l'intéressent moins que les actions elles-mêmes, que le costume et les signes particuliers de ces personnages ; son imagination grandit les faits, les rends vivants.

J'ai lu quelque part que Carnot enfant, celui qu'on devait nommer plus tard « l'organisateur de la Victoire », fut conduit un jour par sa mère dans un théâtre de Dijon. On donnait, ce jour-là, une pièce où des évolutions de troupes, où des combats se succédaient sans relâche. L'écolier suivait, avec une attention soutenue, la série d'événements qui se déroulaient devant lui ; mais, tout à coup, il se lève, il s'agite, et malgré les efforts de sa mère, il interpelle, en termes

polis, un personnage qui venait d'entrer en scène. Ce personnage était le général des troupes auxquelles le jeune Carnot s'intéressait ; par ses cris l'enfant avertissait le chef inhabile que l'artillerie était mal placée, que les canonniers, vus à découvert, ne pouvaient manquer d'être tués par les premiers coups de fusil tirés des remparts de la forteresse ; qu'en établissant, au contraire, la batterie derrière certain rocher qu'il désignait de la voix et du geste, les soldats seraient beaucoup moins exposés. (1)

On voit là un de ces élans d'imagination, communs à l'enfant, qui fait de lui un impulsif, et qui le fait s'oublier lui-même en le faisant personnage ou acteur.

L'imagination remplit la vie de l'enfant, et l'on conçoit aisément le rôle de celle-ci dans ses manifestations psychiques.

Chaque âge a son attribut. Il y a des âges pour l'éclosion des facultés comme des saisons pour la maturité des fruits.

L'homme ne naît pas armé de toutes pièces et prêt pour le combat. Il arrive nu et au physique et au moral. Il naît avec la prédisposition non révélée encore que l'hérédité lui assure.

Il est la statue animée que représente Condillac et qu'il dote une à une des différentes facultés. Sa page est blanche, il n'a pas encore d'histoire. Mais bientôt la nature va lui accorder ses dons et après l'instinct qui sera pour lui une arme dans la lutte pour l'existence, il sera gratifié de l'imagination.

(1) F. Arago. *Notices historiques*, p. 513.

L'émergence des facultés et des vices est différente aux différents âges. Le poète l'a bien dit : « Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs. » L'imagination et le mensonge appartiennent à l'enfance; chez l'adulte c'est le jugement et l'exaltation du sens génésique; le vieillard expérimenté sera tourmenté par l'avarice : « *Nec vero quemquam senum audivi oblitum quo loco thesaurum oblivisset* » a dit Cicéron.

C'est ainsi qu'un groupe de tendances s'hypertrophie aux dépens d'un groupe antagoniste qui s'atrophie, puis une réaction a lieu en sens inverse.

C. — L'ENFANT AU POINT DE VUE MORAL

Il est possible qu'un esprit absolument plein de candeur se laisse séduire pour cette aimable fiction de Platon et de Wordsworth, que le nouveau venu dans la vie apporte de son séjour antérieur des idées et des sentiments bien supérieurs au niveau de l'expérience terrestre.

Des siècles ont passé, et ces préjugés, qu'une imagination vive peut affectionner, ont disparu de tout esprit rationnel.

Nous n'avons pas l'idéal de Platon, et si nous admettons que l'enfant arrive exempt de défauts et de qualités, nous reconnaissons qu'un penchant naturel le porte au mal, et que si rien ne le réprime, il est accessible à toutes les passions qui tourmentent l'adulte.

A côté de mille charmes qu'il présente, l'enfant est méchant et destructeur, envieux, vaniteux, égoïste, et dans toutes ses déterminations, il est rare de ne pas trouver l'un de ces défauts, que voile la présomption d'innocence qui s'attache à son nom.

« Cet âge est sans pitié », a dit le fabuliste, et l'on voit tous les jours des enfants insulter, innocemment, peut-être, par leurs jeux inopportuns ou leurs propos cruels, aux douleurs les plus sacrées de ceux qui les aiment. J'ai lu quelque part un récit qui montre bien le peu de sympathie de l'enfance. Un enfant avait perdu un de ses plus chers compagnons ; on le conduisit dans la maison de son ami ; le père le prit dans ses bras et le tint pendant quelques instants sur ses genoux, pleurant et sanglotant : Que de choses pour un adulte dans cette grande douleur muette ! L'enfant n'y comprit rien ; il se hâta de quitter les genoux du père affligé, fit quelques gambades par la chambre, et tout-à-coup, revenant à lui : « Maintenant que Pierre est mort, s'écria-t-il, tu me donneras son cheval et son tambour, n'est-ce pas ? »

On pourrait multiplier les exemples où l'enfant témoin d'un fait douloureux, a fait preuve d'une insensibilité et d'une dureté de cœur extrêmes.

M^{me} Necker de Saussure a remarqué chez des enfants d'ailleurs très affectueux, une certaine indifférence sur l'ennui qu'ils causent, sur les embarras dont ils sont l'objet.

Les sentiments, chez l'enfant, ont le même caractère d'inconstance et de légèreté qu'on remarque dans son intellect. Une grande instabilité dans les affec-

tions que les causes les plus insignifiantes font naître, poussant à un haut degré d'énergie des désirs variables à l'infini, désirs qui disparaissent avec la même facilité pour faire place à des affections d'une nature opposée, une volonté impatiente à être obéie, versatile et capricieux à l'excès, nul souci de l'avenir, la domination exclusive des sensations du moment, se réjouissant et se désespérant tour à tour et presque dans le même instant pour les motifs les plus frivoles, tels sont les principaux traits qui caractérisent la vie de relation chez l'enfant. « L'enfant, a dit Labruyère, n'a ni passé, ni avenir, il ne jouit que du présent. »

Le sens moral se déprave de bonne heure et laisse bientôt voir une perversité infantile qu'on ne saurait soupçonner à un âge aussi tendre. N'ayant aucun contre-poids, les mauvais penchants puisent une force nouvelle dans le développement de la constitution, surtout à l'époque de la puberté qui devient une crise funeste, quand elle n'est pas le signal d'une transformation salutaire. On sait combien les aversions, les haines, les jalousies, nous disons plus, les sentiments de vengeance, sont fréquents dans le jeune âge. Et que faut-il pour les fomenter ? Peu de chose : des soins, des caresses, des louanges inégalement partagées, une préférence sensible donnée à un enfant par ses parents ou par ses maîtres suffisent pour déterminer l'explosion de ces passions, de cette jalousie égoïste, si l'on veut, jalousie qu'on retrouve chez les peuples non civilisés, primitifs, véritables enfants, n'ayant eux aussi que des besoins sensitifs et nutri-

tifs, et, allant plus loin, jalousie qu'on retrouve également chez les animaux.

« Physiologiquement, le cerveau de l'enfant est organisé de manière à ce que le sujet ne trouve de plaisir un peu vif qu'aux impressions provenant des objets matériels : ce sont les seuls qui ébranlent son système nerveux. » (Moreau) (1)

Son organisation, plus faible que la nôtre, subit presque sans réaction l'effet de cette loi naturelle qui veut que les sensations les plus vives soient le moins longtemps ressenties. C'est pourquoi les objets qui excitent en lui les sensations les plus agréablement ou péniblement vives, ne lui plaisent ni ne l'attristent jamais longtemps. Ils lui replaisent ou l'attristent souvent, car les sensations agréables sont les bien venues, les sensations contraires sont mal reçues, quand elles se répètent après des intervalles suffisants.

L'enfant aime à se faire obéir, à voir céder à son impulsion les choses inanimées aussi bien que les choses animées. Sans cesse il cherche à exercer ses facultés dominatrices ; ce qu'il fera, par exemple, pour protéger un enfant plus faible que lui, mais qu'il tourmentera l'instant d'après.

En général, il préfère le mal au bien parce qu'il satisfait davantage sa vanité et qu'il y trouve plus d'émotion, car il lui en faut à tout prix. C'est pour cela qu'on le voit se complaire à briser les objets inanimés ; il y trouve, en effet, la double jouissance fon-

(1) Moreau de Tours. *La Folie chez les Enfants*.

dée sur le besoin de la satisfaction de soi-même, de voir céder une résistance et d'exciter le courroux de personnes raisonnables. C'est d'après le même principe d'action qu'il se plaît dans la torture des animaux et que même il sera porté à commettre le crime le plus épouvantable qu'il soit donné à la nature humaine d'accomplir, au meurtre de son semblable. Je prends au hasard un exemple bien en faveur de mon dire et bien propre à prouver la perversité et la criminalité même de l'enfant :

« Dans l'après-midi du 25 octobre 1857, les deux enfants F..., âgés de quatre et de huit ans ; les trois enfants d'une voisine, âgés de trois, de cinq et de sept ans, jouaient dans un jardin. Un jeune garçon de dix ans se joint à eux. Il les conduit dans une pièce isolée, où se trouvait un grand coffre ; il les engage à y entrer. Les deux garçons plus âgés se mettent volontairement dans le coffre, il y place les trois petits. Lorsque les cinq enfants y sont assis, couchés, serrés les uns contre les autres, l'accusé abaisse le couvercle, le ferme à clef et s'assoit dessus. Il n'ouvre pas malgré les cris et les gémissements des victimes ; il s'éloigne, quand il n'entend plus rien, et va jouer avec d'autres enfants. A huit heures du soir, après de longues recherches, la femme F... trouve les enfants dans le coffre encore fermé ; quatre d'entre eux étaient morts, une petite fille donnait quelques signes de vie ; elle succomba dans la nuit. Les vêtements des victimes étaient trempés de sueur. L'accusé avoua tout ; il dit qu'il était resté assis sur le coffre, qu'il avait résisté aux supplications des enfants,

qu'une fois ayant soulevé le couvercle et voyant que la petite-fille, qui était au-dessus, remuait encore, il avait refermé le coffre, ainsi que les volets et la porte de la chambre. Son motif était que la petite fille F... devait mourir parce qu'elle avait frappé sa sœur. (1)

Ces exemples de perversité précoce sont heureusement assez rares.

L'enfant est jaloux et c'est instinctivement que, le plus souvent, il manifeste par des bouderies la jalousie qu'il ressent à la vue d'un petit frère qui vient partager les caresses de sa mère.

« J'ai vu, dit saint Augustin, un enfant nerveux, jaloux ; il ne savait pas encore parler, et avec un visage pâle, des yeux irrités, il regardait déjà un autre enfant qui était près de lui. »

A mesure que l'enfant grandit, l'amour de soi devient chez lui plus complexe, mieux défini, plus réfléchi. Des représentations de toutes sortes, des souvenirs émotionnels plus nombreux, l'excitent à chaque instant. Si on parle devant un enfant de maladie, de souffrance aiguë, d'agonie, il fait un retour sur lui-même pour se demander s'il n'est pas exempt de tels maux, ou pour demander s'il n'a pas à les craindre. Sa pitié est mêlée d'appréhensions personnelles. On peut lui appliquer le mot de M^{me} de Sévigné, si vrai dans tous les sens : « J'ai mal à votre tête. » L'égoïsme chez l'enfant est le principal mobile de ses déterminations, qui ont toutes pour but d'éviter la souffrance ou de satisfaire sa bouche.

(1) Wald., *Gericht méd.*, t. II, p. 363.

Il est, en effet, une passion que l'on trouve très fréquemment, mais non toujours dans le jeune âge : c'est la gourmandise. Il est des enfants qui naissent gourmands, il en est d'autres qui, malgré les efforts d'une éducation raffinée, resteront insensibles et froids en présence des meilleures choses. Se basant sur des faits de cette nature, Gall avait créé la bosse de l'alimentivité, située dans la fosse zygomatique, un peu au-dessus de l'arcade et au-devant de l'organe de la destructivité. C'est là une donnée hypothétique qui n'a pas reçu d'ailleurs la consécration des faits. Il n'en est pas de même de l'hérédité qui joue dans l'existence de la gourmandise un rôle considérable. Chacun connaît des exemples de cette transmission malade et, pour n'en citer qu'un, il suffit de rappeler ce que Saint-Simon dit dans ses Mémoires sur Louis XIV : « Ce prince était d'une voracité et d'une gourmandise extraordinaires, presque tous ses enfants étaient, ainsi que lui, gourmands et grands mangeurs. »

Chez certains enfants, ce défaut est porté à un tel point que bien des parents ont eu la malheureuse idée d'employer ce mobile pour diriger les moindres de leurs actions, suivant en cela, tout d'instinct, la théorie de Rousseau qui prétendait que le moyen le plus convenable pour gouverner les enfants était de les mener par la bouche.

Il faudrait passer en revue tous les défauts de l'adulte pour décrire l'enfant sous son véritable jour ; nous nous contentons de signaler chez lui ceux qui lui appartiennent plus particulièrement.

Il est dans le caractère de l'enfant une manifestation qui joue un grand rôle dans sa vie et qui sert pour ainsi dire de base à l'éducation ; je veux parler de l'imitation.

Essentiellement imitateur, l'homme est d'autant plus porté à se livrer à ce penchant qu'il est plus près de l'enfance. L'enfant modèle ses actions sur celles des personnes avec lesquelles il vit ordinairement. Il n'est point d'habitudes morales ou physiques qu'il ne soit disposé à contracter de cette manière, et ces habitudes auxquelles il n'aura fait d'abord aucune attention, deviendront plus tard le guide obligé de toutes ses actions.

Chez lui la tendance initiative est aussi peu développée que la force d'observation ; dans ses actions, il faut reconnaître un effet de cette sympathie instinctive des mouvements qui, chez des êtres pourvus de la même organisation, provoque le semblable par le semblable, et, étant donné aussi le caractère impulsif de l'enfance, ouvre une voie facile à l'imitation.

L'enfant qui copie tout, le bien comme le mal, a bien vite fait de nous prendre nos jugements et notre conduite ; chez lui l'exemple est le premier maître.

L'intérieur se moule chez lui sur l'extérieur. Il voit une action qu'il copie accompagnée d'une certaine expression de physionomie qu'il copie aussi, et bientôt il s'ouvre je ne sais quel jour au dedans de lui. Il devient grave par l'imitation du sérieux, tendre par celle de la sensibilité, et une fois sur la voie de ces impressions son âme est de plus en plus modifiée.

Il faut craindre les effets de l'imitation chez les

enfants dont l'organisation est si flexible, si docile à toutes les influences extérieures et dont le caractère se plait avec tant de facilité à suivre tout les penchants vicieux, à copier fidèlement tout les actes physiques et moraux et même les actes morbides qui s'offrent à leur imagination. Il est, par exemple, de connaissance vulgaire, que la difficulté que les personnes bègues éprouvent naturellement à prononcer certaines syllabes, produit chez les enfants une impression telle qu'ils s'habitueraient à bégayer, si l'on n'avait le soin de les détourner de cette propension vicieuse à l'imitation.

Van Swieten, rapporte l'observation de mouvements convulsifs manifestés chez un certain nombre d'enfants et répétés par tous ceux qui avaient eu le malheur d'en être témoins.

Comme une cloche frappée fait vibrer les autres cloches qui sont en consonnance, ou comme une corde pincée fait résonner celles qui sont tendues à son unisson, de même il suffit de mettre ces rapports d'égalité ou de proportion entre des individus pour qu'ils participent aux mêmes affections. Cette imitation est si naturelle qu'elle est même indépendante de la volonté. Notre cerveau s'imprègne facilement des manières et des mouvements d'autrui ; chacun sait, par exemple, qu'un visage riant nous engage au sourire, un air triste nous rend sérieux. Le poète a bien dit : « Pour m'arracher des pleurs, il faut que vous pleuriez. » En voyant danser, manger, bâiller, nos facultés nerveuses sont entraînées à faire de même. En parlant on s'excite à parler, on se tait avec

les taciturnes, on accompagne sans y songer les chansons que l'on entend.

Cette assimilation est impérieuse chez certains individus, qui ne peuvent presque considérer aucune action, ni entendre aucun son, sans être disposés à les imiter.

Au nombre des personnes les plus facilement entraînées, il faut compter les femmes et surtout les enfants dont la nature est délicate et nerveuse. Il suffit d'observer un instant un enfant pour se convaincre dans quelle immense proportion le nombre des idées développées ou reçues par imitation surpasse la somme des idées spontanées ou réfléchies.

L'imitation entraîne fatalement l'habitude, et ce qui au début était l'objet d'une certaine conscience, d'une certaine attention, devient automatique et inconscient. L'habitude constitue une seconde nature, pour l'enfant qui agit selon ses lois. « C'est, à la vérité, une violente et traistresse maistresse d'eschole que la coutume, a dit Montaigne. »

« Il semble que l'habitude crée des relations ou des anastomoses entre des parties non primitivement reliées ; et l'on comprend ainsi que les mouvements dirigés d'abord par les organes des sens et de l'intelligence finissent peu à peu par s'imprimer dans la substance organique, en devenant complètement instinctifs ou automatiques. » (1).

L'habitude, chez l'enfant, prend la direction que lui impriment les leçons et les exemples des éduca-

(1) Lacassagne, *Hygiène*.

teurs et des parents. Elle sera donc bonne ou vicieuse. L'habitude du bien, c'est la vertu ; l'habitude du mal, c'est le vice. Shakespeare, dans *Hamlet*, exprime bien cette pensée : « L'habitude, ce monstre qui dévore tout sentiment, est un ange en ceci, que pour la plupart des belles et bonnes actions, elle nous donne aussi un froc, une livrée facile à mettre. »

Nous croyons qu'il y a ici une place pour quelques considérations sur l'influence du milieu et des exemples sur ce penchant naturel de l'enfant à l'imitation.

Les anciens des beaux temps de la Grèce et de Rome entendaient mieux que nous les devoirs de l'éducation ; ils avaient le sentiment plus profond de la haute mission qui s'y cache.

Le contraste en est frappant.

De nos temps, le foyer intime de la famille, le lit nuptial de l'éducation est ouvert à tous les souffles, souvent impurs, du dedans et du dehors ; serviteurs, fournisseurs, clients, allants et venants de toutes sortes, ont autant et souvent plus d'action ou d'influence sur l'enfant que ses parents eux-mêmes. Sa jeune âme placée là sans direction, sans contrôle, comme en un carrefour d'idées contradictoires, d'idées sans liens, sans principes, souvent dissolvantes de tout sens moral ; sa jeune âme, dis-je, abandonnée à son impuissance, ballotée en tous sens, désorientée, est comme vouée d'avance à un scepticisme absolu. Dans cette nuit profonde et orageuse, où l'enfant cherche en vain une étoile directrice, le plus simple et le plus sûr lui paraît être de s'abandonner à ses

intérêts, quels qu'ils soient, sans autre règle ni mesure que son moi. Dès qu'il sait lire, de petits journaux ou de mauvais livres qui ne viennent pas seulement de l'office et qu'il dévore en secret, achèvent sa désorganisation morale, sans contre-poison. Le père et la mère sont là, mais leur présence équivaut le plus souvent à leur absence, ils sont loin d'être par le concert de leurs pensées, par le concours incessant de leur action, la boussole vivante et sans cesse dirigeante de leurs enfants. Les mœurs de nos temps et les nécessités de la vie les jettent l'un dans les affaires, l'autre dans des dissipations qu'on se dissimule à soi-même sous le nom de devoirs du monde. Les parents oublient facilement qu'après avoir donné la vie physique à leur enfant, ils lui doivent la vie morale et doivent, en sa personne, un bon citoyen à la patrie, un serviteur utile à l'Etat.

Dans tous les grands temps de l'humanité, les grand esprits ont conçu un tout autre idéal de l'éducation. Les familles en état de comprendre et de réaliser ce type consacraient à l'enfant une partie reculée et absolument réservée de leur habitation, par exemple un pavillon au fond du jardin. Elles imitaient, sans le savoir, dans leur gestation spirituelle la prévoyante sagesse de la nature, qui consacre à la gestation corporelle et à ses intimes opérations, qu'aucun mouvement, qu'aucun bruit du dehors ne doit troubler le sanctuaire profondément caché de l'utérus. Au lieu d'un carrefour, la famille éducatrice était un sanctuaire.

Là, sous la direction d'une personne de haute con-

fiance, secondée par un ou plusieurs serviteurs de choix, sous l'aile chaude de la mère, sous l'autorité confirmatrice du père, l'enfant recevait incessamment des initiations suivies et progressives au vrai sens et aux devoirs de la vie. Les exemples donnés par ses initiateurs dans la pratique journalière, y confirmaient leurs préceptes. Le cœur, l'esprit, l'action de l'enfant étaient doucement entraînés et fixés dans ces voies : aucune discordance du dehors ne venait entraver ou neutraliser ce mouvement imprimé à la pensée et à sa vie. Quant aux tendances contraires venues des instincts faussés ou des inerties naturelles à l'enfance de la vie, elles s'assouplissaient, se redressaient insensiblement sous une main douce et ferme. Le *moi* primitif se fondait à ces douces chaleurs, dans le *nous* de la famille, se reconnaissait et s'honorait dans ses frères et se subordonnait respectueusement à l'autorité bienfaisante qui pourvoyait à ses besoins et préparait son avenir dans le présent.

Sans doute nous n'avons pas la prétention que ce type de l'éducation ait régné sans partage dans l'antiquité ; de même nous serons loin de méconnaître les nombreuses et heureuses exceptions de nos temps. Mais devant les tristes tableaux que le siècle offre chaque jour à nos yeux, on ne peut que s'indigner de cette négligence vis-à-vis de l'éducation morale de l'enfant ; nous déplorons ce siècle où les romans malsains, les spectacles frivoles, offrent aux jeunes intelligences un sujet d'imitation aussi séduisant que pernicieux.

Les parents ont grand tort de conduire, assez volon-

tiers, les enfants à d'émouvantes représentations dramatiques, et de les laisser prématurément se repaître de la lecture des romans que produit tous les jours une littérature en délire. Dans ces publications, si fertiles en récits pittoresques, en événements tragiques, l'invraisemblance coudoie sans cesse l'immoralité. Or, si l'imitation contagieuse existe, et personne n'en saurait douter, à propos d'une foule d'actes ordinaires de la vie, à plus forte raison doit-on l'admettre dans les cas où les facultés intellectuelles, morales et affectives, sont en jeu. Pourquoi familiariser alors les cerveaux fragiles, les organisations impressionnables, les sujets jeunes, débiles, avec ces permanentes exhibitions de jeunes amoureux se donnant la mort pour une maîtresse infidèle.

L'enfant cherche et puise instinctivement dans les exemples et les paroles de son milieu, dans les personnes et les choses qui l'entourent, la substance qui s'y cache, et qui doit devenir la substance de son âme et de sa vie morale, exactement au même titre que nous cherchons et puisons dans l'aliment le nutriment qui s'y trouve, pour en faire, sous le nom de chyle, la substance de nos corps.

Quand l'enfant aura vu souvent, longtemps chez ceux qu'il aime et respecte le culte de la vérité ; lorsqu'il aura été induit par ces exemples du dehors, comme par ses inspirations du dedans au culte personnel de cette lumière intime des choses, il aura des armes pour dominer son cerveau et vaincre sa nature, et si la victoire n'est pas complète, il gagnera du moins du terrain.

La personnalité de l'enfant se forme et se réforme insensiblement comme son corps, par voie d'assimilation et de désassimilation.

Il paraissait important d'insister aussi longuement sur le caractère de l'imitation chez l'enfant, et sur l'influence du milieu au point de vue de sa moralité. Nous verrons combien l'imitation est une cause déterminante du mensonge chez l'enfant.

« On ferait, dit Tissot, tout un volume si l'on voulait décrire toutes les passions de l'enfance. « Si les enfants, comme le dit Gall, n'ont pas l'idée d'enlever par avidité le bien des pupilles, s'ils n'ont pas le désir des conquêtes, ils se trompent les uns les autres pour des jouets; ils sont fiers d'avoir la première place à l'école, et le chagrin de perdre un oiseau qui vient de lui échapper, afflige autant un petit garçon que pourra plus tard l'affliger la perte d'un cheval. »

CHAPITRE II

DES CAUSES DE L'ERREUR ET DU MENSONGE
CHEZ L'ENFANT
DU MENSONGE ET DE L'ERREUR AU POINT DE VUE LÉGAL
OBSERVATIONS

A. — DES CAUSES DE L'ERREUR ET DU MENSONGE CHEZ L'ENFANT

L'enfant nous est connu : nous avons décrit en détail sa physiologie, sa psychologie, sa moralité. De même que pour comprendre le fonctionnement d'une machine, il faut en connaître les pièces composantes, de même le cœur et l'esprit de l'enfant n'ayant plus de secret pour nous, il nous sera aisé de deviner quelles fibres sont chez lui plus sensibles, par quels ressorts sont mues sa langue et son imagination.

Lorsque nous avons avancé que l'enfant possédait

un cerveau très impressionnable et abondamment arrosé par une active circulation, lorsque nous avons prouvé qu'il avait une imagination vive, une sensibilité extrême, nous avons prouvé par cela même qu'il était facile de l'induire en erreur, qu'il était plus sujet à se tromper que l'adulte.

Lorsque nous avons décrit sa moralité et que nous avons montré l'enfant méchant, égoïste, jaloux, vaniteux, nous avons trouvé des sources où puiser les mobiles du mensonge, car il est de notion vulgaire que l'enfant est menteur.

Nous voyons donc que les causes de l'erreur chez l'enfant, ont leur origine dans sa physiologie et dans sa psychologie, que les motifs du mensonge se retrouvent plutôt dans sa moralité.

On pourrait multiplier les exemples où l'enfant a été victime de sa crédulité. L'impressionnabilité de son caractère détruit en lui tout contrôle, toute comparaison, tout jugement. Il croit à ce qu'on lui raconte, pourvu que le récit l'intéresse et charme son imagination. Il accepte résolûment pour vraies les idées qui empruntent un caractère de force et de clarté par la présence et les paroles des autres personnes. Leurs récits, quels qu'ils soient, deviennent instantanément ses croyances. Comme le magnétisé est soumis au magnétiseur, mais à un degré moindre et sans continuité complète, l'enfant est soumis physiquement, intellectuellement et moralement à la suggestion des êtres et des personnes accoutumées. Il semble que le sujet endormi n'ait d'autre souci que de se conformer à l'indication reçue. Une idée a ébranlé

son intelligence, et cette idée est devenue souveraine, dominatrice. Le reste n'est plus rien. Tout est sombre à côté de cette idée unique, lumineuse. L'enfant est tout comme ce sujet magnétisé ; il obéit aveuglément aux paroles d'autrui, et quand il les a fait vraies et siennes, toute vérité est repoussée et il refuse toute lumière. Il s'obstine dans son erreur et se méfie de ceux qui veulent l'en retirer. La véracité est dans l'enfant proportionnée à la crédulité, quoi qu'il n'y ait aucun rapport de filiation entre elles ; tout ce qui fait sur lui une impression sensible lui paraît réel.

De même l'enfant se trompe facilement. Son jugement qui n'est pas encore formé, ne lui permet pas d'apprécier les choses selon leur propre valeur, de les voir sous leur véritable jour. Son imagination les grandit ou les rapetisse, ou bien lui montre sous des figures ce qui n'a pas de forme déterminée. C'est ainsi qu'il verra dans un nuage aux contours irréguliers, et aux formes inconstantes, l'image d'un cheval ou d'un lion, d'un jardin ou d'une forêt, d'un château ou d'une humble chaumière.

Dans un wagon ou dans un bateau, l'enfant croit que les arbres, les maisons courent. Il croit que dans une avenue un peu longue, les arbres ou les maisons se joignent ou se touchent. « La folle du logis » travaille et trouble ses sens.

Platon a indiqué très poétiquement et très exactement la source principale de nos erreurs et surtout de celles de l'enfant. « Supposons, dit-il, que notre âme soit une volière dans laquelle voltigent des oiseaux de toutes sortes, les uns en troupe, les autres solitaires.

Par ces oiseaux, il faut entendre les connaissances. Dans notre enfance, la volière est vide, et à mesure que nous avons saisi une connaissance, nous la lâchons dans la volière. Lorsque nous voulons ressaisir une de ces connaissances, il nous arrive souvent de mettre la main sur l'une, au lieu de la mettre sur l'autre. Ainsi, lorsque nous cherchons le total de sept et cinq, nous pouvons rencontrer onze au lieu de douze, comme dans une volière on peut saisir un pigeon au lieu d'une tourterelle. Mais, dans ce cas, ce serait une connaissance qui nous ferait ignorer. » (1)

Quelque subtiles que soient ces dernières observations, on peut en accepter l'image et le sens profond. C'est bien, en effet, d'après quelques connaissances que nous jugeons, à tort ou à raison, et les raisonnements, quels qu'ils soient, conscients ou enveloppés, qui nous mènent à l'erreur, aux faux jugements, s'appliquent aux plus simples phénomènes de l'esprit, à nos perceptions elles-mêmes.

C'est là une des principales causes d'erreur chez les enfants.

Nous n'avons jusqu'ici considéré que les illusions ou les erreurs à causes physiologiques ou purement intellectuelles. Mais il y a aussi, pour l'enfant comme pour nous, des causes morales d'erreur. Autant de sentiments et d'inclinations, autant de sources d'erreur.

Une cause fréquente d'erreur pour les enfants, c'est leur fièvre de mouvement, leur besoin impétueux

(1) Platon. *Traité des facultés de l'âme*, tome III, p. 26.

d'agir, leur instinct passionné de l'exercice et du jeu. Ils voient souvent très bien, mais jusqu'à un certain point seulement, ce qui les intéresse, parce qu'ils y font attention. Mais ce n'est pas la recherche du vrai qui les intéresse, c'est ce besoin d'agir et d'agir vite pour arriver à tel ou tel but. Aussi prennent-ils leur parti comme d'inspiration. Ils ne s'embarrassent ni de la vraie portée, ni des limites, ni des conséquences éloignées des choses; ils ont vu ou entrevu ce qu'ils voulaient voir, le moyen de produire tel effet, et c'est assez pour eux; ils croient, ils agissent. Trop de précipitation nuit à l'action comme à la pensée; et souvent ils s'en aperçoivent à leurs dépens, mais pour retomber dans les mêmes erreurs.

Comme nous venons de le voir, c'est à l'imagination et au manque de jugement qu'il faut rapporter les causes d'erreur chez les enfants, et c'est pourquoi nous pouvons répéter que l'enfant est victime de son cerveau et de son imagination. Mais le mensonge a d'autres sources plus fécondes et plus nombreuses; on les trouve dans le dédale des passions.

La Rochefoucauld, ce grand observateur qui a si bien analysé le cœur humain, a exprimé sur le mensonge une opinion qui mérite d'être citée. Il considère la plupart des petits enfants comme se renfermant dans l'air et les manières que la nature leur a donnés; mais il ajoute : « ils les changent et les corrompent quand ils sortent de l'enfance. » Devenus grands, l'amour de l'imitation les excite à des dissimulations nombreuses. « Il y a, dit-il, des hommes qui, au lieu d'être ce qu'ils veulent paraître, cherchent à paraître

ce qu'ils ne sont pas... Il y en a qui prennent, par avance, l'air des dignités et du rang où ils aspirent. Combien de lieutenants-généraux apprennent à être maréchaux de France !... Combien de bourgeoises se donnent l'air de duchesses !... » (1).

Nous n'avons pas des enfants une aussi bonne opinion que l'auteur des *Maximes* et nous affirmons que l'invasion du mensonge et de la dissimulation devance presque toujours l'heure de l'adolescence.

Un proverbe latin dit : « *omnis homo mendax* ». Le mensonge tient une si grande place dans le monde moral que l'on peut considérer ces mots comme exprimant une vérité générale. Il faudrait cependant se garder de les prendre à la lettre. Il existe des hommes dont les lèvres n'ont jamais été souillées par le mensonge.

Cette réserve faite, examinons les conditions dans lesquelles se produit le mensonge. Cherchons-en la portée et tâchons de formuler les dangers dont il s'accompagne et les troubles qu'il cause dans les rapports sociaux.

Considéré dans ses formes, le mensonge est complexe et essentiellement variable. « Si le mensonge n'avoit qu'un visage, comme la vérité, encores y auroit-il quelque remède, car nous prendrions pour certain le contraire de ce que dict le menteur ; mais le revers de la vérité a cent mille figures et un champ indéfini. » (2). Effectivement, le mensonge se plie à

(1) Appendice aux *Maximes* de La Rochefoucauld.

(2) Charron. *De la Sagesse*, liv. III, chap. x.

toutes les conditions de l'humanité. Ni l'âge, ni le sexe, ni le tempérament, ni les infirmités, ni l'intelligence, ni l'éducation, ne sont des gages certains contre le vice du mensonge. Il est toujours là, frappant à la porte de l'intelligence et des cœurs, toujours prêt pour le service des intérêts ou des passions.

« Le mensonge n'a pas besoin de maître, il se développe spontanément, à la façon de l'herbe qui croît dans les champs. Il débute avec les premières lueurs de l'intelligence et ne s'éteint qu'avec elle. Une affirmation aussi franche étonnera peut-être, mais nul n'a le droit de la contredire.

« En ce sujet, comme en beaucoup d'autres, on doit s'incliner devant les faits. Des illusions à cet égard ne changeraient rien à l'affaire. » (1).

L'enfance est considérée comme l'âge de la candeur et de la vérité. Un proverbe dit même « que la vérité sort toujours de la bouche des enfants. » Les parents ne tarissent pas en éloges à ce sujet. A les entendre leurs enfants sont pourvus de toutes les qualités. Au physique et au moral ils sont simplement parfaits. En parlant ainsi, les pères et les mères, trompés par leur tendresse, ne s'aperçoivent pas qu'ils sont en dehors de la vérité.

Pour connaître la vraie vérité, que l'on nous permette cette expression, l'observateur devra se placer en dehors du cercle de la famille. Du premier coup d'œil, il verra les ombres se produire dans le tableau.

(1) Bourdin. *Les Enfants menteurs*.

D'une part, les qualités s'atténuent ou même s'évanouissent, tandis que, d'autre part, on voit surgir des travers ou même des défauts, qu'une tendresse abusée tenait dans l'ombre.

Nul ne pense à nier les qualités des enfants; ce serait à la fois injuste et absurde. Mais la présence des qualités n'exclut pas absolument tous les défauts. L'âme humaine est vaste et imparfaite. Elle est assez vaste pour nourrir simultanément des vices et des vertus. De là cette association des contraires qui constitue le fond ordinaire de la nature humaine.

Les enfants se servent du mensonge comme d'une arme à plusieurs tranchants, qu'ils manient avec une habileté qui égare parfois les hommes les plus expérimentés.

L'imagination vive de l'enfant, toujours prête à s'exercer, le poussera à inventer par badinage. Saint Augustin avoue que l'amour du jeu et la passion de voir de simples bagatelles lui faisaient faire d'innombrables mensonges pour tromper ses maîtres et ses parents: «*Fallebam, inquit, innumerabilibus mendaciis pædagogos et parentes meos, amore ludendi et studio spectandi nugatoria.* » (1)

Deux vers de Corneille ont leur place dans la question du mensonge sans raison :

C'est bien aimer la fourbe et l'avoir bien en main
Que de prendre plaisir à tromper sans dessein.

L'adulte, comme l'enfant, est sujet aussi à cette

(1) Saint Augustin. *Confessions*.

catégorie de mensonges que suggère l'imagination. Quel est le voyageur qui ne se laisse aller à orner de détails fantastiques les événements auxquels il a pris part ? Les chasseurs, les pêcheurs, les anciens militaires, ne se gênent pas pour ajouter à leurs prouesses des inventions imaginaires propres à en relever la valeur. Les Tartarins ne sont pas rares ; ils n'habitent pas tous Tarascon.

Que l'on nous permette, en passant, de signaler à l'attention publique les dangers des œuvres littéraires tirées de l'imagination des romanciers et des dramaturges. « Ces œuvres, comme dit le D^r Bourdin, inventées pour le plaisir des lecteurs et des spectateurs, les transportent, en réalité, dans un monde imaginaire qui fait quelquefois perdre à l'âme le chemin de la vérité. Ces histoires sont dangereuses pour les esprits bien trempés ; elles le sont davantage pour les enfants en raison de leur faiblesse naturelle, de leur inexpérience, et surtout de la tendance qu'ils ont à s'abandonner au mensonge, dans lequel ils trouvent de l'attrait ». (1)

L'enfant sent le besoin d'exciter l'intérêt, et ce besoin irrésistible entre pour une bonne part dans les causes du mensonge.

Brouardel l'exprime bien et, après avoir cité un cas où le langage d'une jeune fille avait été reconnu en tous points mensonger, il explique : « La petite-fille seule a menti. C'est la mère qui, inconsciemment, lui

(1) D^r C.-E. Bourdin. *Mémoire*, lu à la Société médico-psychologique, 1882.

a donné l'idée de ce mensonge, lui en a suggéré les principales circonstances.

« On répète fréquemment que la mère a fait la leçon à sa fille. En thèse générale, cette interprétation est fausse. La mère a fourni les bases de l'accusation, elle a, par ses questions, donné un semblant de vraisemblance à une histoire dont la petite fille comble facilement les lacunes. Lorsque celle-ci a ainsi forgé un conte, elle s'en imprègne, et le plaisir qu'elle éprouve à jouer un rôle, à se voir entourée d'un intérêt plein de compassion la rend inébranlable dans ses affirmations. On parle souvent de la candeur des enfants, rien n'est plus faux. Leur imagination aime à créer des histoires dont ils sont les héros. L'enfant se herce lui-même en se narrant les fantaisies qu'il sait fausses de tout point, mais où il joue tel ou tel personnage plus ou moins ressemblant aux personnages qu'il connaît ou aux personnages dont il a lu les exploits dans les livres qu'il a entre les mains. Faites que cet enfant, aux propos duquel on ne prêtait d'ordinaire qu'une médiocre attention, trouve un auditoire, qu'avec une certaine solennité on écoute, on enregistre les créations de son imagination, il grandit dans son estime, il devient lui-même un personnage, et rien ne lui fera plus avouer qu'il a trompé sa famille et les premières personnes qui l'ont questionné. Son mensonge sera d'autant plus facile à démasquer que l'enfant ment sans se laisser troubler par les invraisemblances qu'on relève dans son esprit; il ne les rectifie pas; une fois la formule trouvée, il la répète

invariable ; et c'est cette fixité qui fait naître parfois l'idée qu'il récite une leçon apprise ». (1)

Le cas cité par le Dr Bourdin, dans un mémoire lu à la Société psychologique, en 1882, mérite d'être relaté.

Il montre que l'enfant aime à s'entourer, usant parfois de stratagèmes, dont l'invention étonne et facilite d'autant plus la crédulité des spectateurs qu'ils ne sauraient en supposer le germe dans un cerveau aussi jeune.

« Une petite fille abandonnée fut adoptée par M. et M^{me} X..., gens des plus honorables. Un jour, M. X... lut à haute voix le récit d'un scandale qui fit beaucoup de bruit dans une ville du Midi. La petite fille était présentée, mais elle jouait avec ses poupées et paraissait, d'ailleurs, ne prêter aucune attention à ce qui se disait autour d'elle.

« Le mari et la dame firent leurs commentaires, supposant que l'enfant était incapable de comprendre la conversation tenue à mots couverts. Quelques jours après, M. X... surprit la petite fille qui, tenant sa poupée, l'embrassait avec effusion à la partie supérieure des jambes tenues écartées, M^{me} X..., demanda à l'enfant qui pouvait lui avoir appris une pareille chose.

« Nullement déconcertée, elle répondit qu'elle faisait à sa poupée ce qu'on lui avait fait à elle-même. Elle déclara, en outre, qu'étant en nour-

Brouardel. *Des causes d'erreurs dans les expertises aux attentats à la pudeur*. Soc. de méd. légale, 1884.

rice, son frère de lait couchait avec elle, et qu'ils se conduisaient comme mari et femme. Après le petit garçon, était venu le père nourricier, puis le grand-père lui-même qui avait pris les mêmes licences que le frère de lait.

« Grand émoi dans la maison. La petite fille fut soumise à l'examen d'un médecin habile qui déclara nettement qu'aucun attentat n'avait été commis sur elle.

« Questionnée et poussée dans ses derniers retranchements, elle avoua qu'il n'y avait rien de vrai dans son récit et qu'elle avait simplement voulu faire comme les dames que l'on avait mises sur le journal. » (1)

Le Dr Bourdin résume ainsi sa pensée : « Les enfants sont accessibles à la cupidité, à la haine, à la vengeance, aux inimitiés, à la jalousie surtout, et, à bien dire, à presque toutes les passions qui troublent le cœur de l'adulte. On peut donc chercher la source de leurs mensonges dans le dédale des passions; on a grande chance de l'y trouver. J'ai la conviction absolue que l'enfant se complait dans le mensonge, et qu'il sait s'en servir habilement dans l'intérêt de ses mauvais instincts et de ses mauvaises passions. » (2)

Ce sont là des exemples dont on peut tirer des conclusions légitimes.

(1) Dr C.-E. Bourdin. *Mémoire*, lu à la Société médico-psychologique, en 1882, rapporté dans l'affaire du père Bérard par le Professeur Lacassagne, p. 15.

(2) Dr C.-E. Bourdin. — *Mémoire*, lu à la Société médico-psychologique, en 1882.

La vanité est un stimulant très actif du mensonge.

Corneille a saisi ce ridicule et l'a cloué au pilori de l'opinion publique dans les deux vers suivants tirés du *Menteur* (acte III; scène III) :

Dorante est-il le seul, qui, de jeune écolier,
Pour être mieux reçu s'érige en cavalier.

On se tromperait singulièrement si l'on ne voyait, dans ce passage, qu'un trait de comédie. Corneille avait vu juste, et il a frappé un ridicule qui existe encore de nos jours.

Il nous semble que l'on ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité, si l'on mettait sur le compte de la vanité l'histoire de ces élèves qui se vantent d'avoir obtenu des prix attribués à leurs camarades ; et celle de ce jeune soldat qui débarquait au village avec des galons de caporal qui ne lui appartenaient pas ; ou bien celle de ce brave enfant qui, élevé à la dignité de caporal dans la garde nationale, par le suffrage unanime de ses concitoyens, se hâte de prendre, de son autorité privée, les insignes de sergent.

On allongerait singulièrement cette liste, si l'on ne préférerait accorder la grâce du silence à une multitude de menteurs, qui exploitent la crédulité publique à leur profit.

A ce point de vue, les enfants sont aussi dangereux que les adultes, plus dangereux même, en raison de la renommée d'innocence dont ils jouissent si injustement. Voyez le premier bambin venu auquel on a refusé l'occasion de se produire, il entre en colère. Il

frappe du pied et de la langue ceux qui l'ont contrarié. Si un mensonge peut servir à sa vengeance, ce mensonge, semblable à un trait empoisonné, ne tardera pas à frapper le contradicteur.

« Une jeune fille d'une grande piété n'avait pu trouver à se marier à son gré. Elle vivait donc modestement, sans bruit et sans éclat. La condition de la famille, très honorable d'ailleurs, ne permettait pas qu'il en fût autrement. La vie calme de l'intérieur ne donnait pas de satisfaction suffisante à la jeune dévote. Pour sortir de cette condition, elle eut recours à un stratagème qui lui réussit pendant un certain temps. Elle feignit une maladie. Des douleurs violentes dans le bassin la retenaient au lit. Un jour même elle rendit par les parties secrètes un petit fragment d'os dont on ne put découvrir la provenance. Un médecin appelé déclara ne pas connaître la véritable cause du mal.

« On se décida à conduire la jeune demoiselle dans l'hôpital d'une ville voisine. Là, elle fut examinée par des médecins et des chirurgiens qui, en l'absence de tout symptôme de maladie et en face d'une personne jouissant d'une santé florissante, déclarèrent que la jeune fille n'était pas malade. On avait donc résolu de lui donner son exeat, quand apparurent successivement de petites esquilles qui étaient remises, le matin, au chirurgien de service. Un nouvel examen au spéculum donna au chirurgien la conviction qu'il avait affaire à une fourbe. La prétendue malade fut mise à la porte. La jeune fille se réfugia successivement dans presque tous les hôpitaux de la province.

Enfin, elle arriva à l'école secondaire de médecine. Le professeur chargé du service de la clinique chirurgicale consentit à mettre la malade en observation. La chute des esquilles recommença. Elles étaient abondantes. La carrière qui les fournissait était, paraît-il, inépuisable. On eut l'idée d'examiner au microscope les fragments osseux. Dès le premier jour la supercherie fut découverte. Le dernier fragment rendu portait dans l'une de ses anfractuosités un petit morceau de carotte cuite. La menteuse fut jetée à la porte de l'hôpital. L'affaire fit du bruit dans la province et, à partir de ce moment, les portes de tous les établissements hospitaliers lui furent fermées.» (1)

La vanité féminine n'a pas de borne, surtout quand elle fait alliance avec le désir de paraître. De cette alliance résulte une sorte d'état mental qui touche de près à la monomanie. Le mensonge, en ce cas, n'est, à proprement parler, que l'instrument de dépravations enfantines.

Les enfants ne craignent pas de dire des mensonges quand ils voient clairement leur avantage. La valeur des objets convoités ne change pas la nature morale du mensonge. Un jouet futile, une friandise, sont aussi chers à l'enfant qu'un heureux coup de bourse peut l'être à un riche financier. Le Chinois vaniteux ne recule devant aucune platitude pour obtenir le droit d'ajouter un bouton à son habit. L'avare s'impose les plus grandes privations pour augmenter son trésor. Tous les deux obéissent à leur

(1) Bourdin. *Les Enfants menteurs*.

intérêt: le premier en donnant satisfaction à une vaine gloriole, le second en se faisant le serviteur de sa propre avarice. En ce monde tout est relatif.

L'égoïsme est essentiellement un attribut de notre être ; il agit spécialement dans le mensonge.

L'enfant ment pour le plaisir de nuire, par sentiment de vengeance ou de haine, pour satisfaire des appétences, se soustraire à un devoir, éviter un châtiment. Tout acte en faveur des semblables serait, en quelque sorte, une immolation de quelque portion de soi-même.

De même, la gourmandise excite grandement l'enfant au mensonge. On prend les enfants par la bouche comme les poissons. En mettant sous le nez de l'enfant une friandise quelconque, il vous est facile de troubler ses sens et aussi son esprit, car, chez lui, l'esprit c'est la sensation. En faisant miroiter à ses yeux un objet brillant, vous le rendrez votre esclave ; vous le ferez mentir ou vous lui arracherez la vérité. Qui ne connaît l'histoire du fils de Mateo Falcone ? Le petit Ascanio obéit d'abord aux instructions de son père, qui, après avoir donné refuge à un malheureux poursuivi par la justice, lui a intimé l'ordre de ne révéler sa cachette à personne. Arrivent les gens chargés d'arrêter le contrebandier. L'enfant est interrogé, il dissimule d'abord la vérité ; il ne sait rien, il n'a rien vu : il ment pour obéir à son père. Mais bientôt une montre brille à ses yeux ; les sens de l'enfant se troublent, il désire la montre. Il l'obtiendra, s'il dit la vérité et s'il découvre la cachette à la police. Ascanio ne résiste pas à cette tentation ; il détourne

la tête et indique du regard un tas de fumier qui cache le contrebandier.

Cette trahison lui valut la mort qu'il reçut de la main de son père.

L'enfant mentira pour obéir à ses parents ou à des personnes qui ont autorité sur lui. Le drame, dont le but doit être moral, en montrant les travers et les défauts de la nature humaine, ne craint pas de faire paraître l'enfant comme acteur et de mettre le mensonge dans sa bouche. N'a-t-on pas entendu dans *Roger la Honte*, un enfant s'écrier : « Je n'ai rien vu ; je n'ai rien entendu » ; pour obéir seulement à une consigne donnée.

Lorsque l'enfant se livre au mensonge, il a le plus souvent un but déterminé. Il semble que l'enfant, ayant le sentiment de son impuissance physique, préfère recourir à la ruse plutôt que d'entamer le combat à armes inégales. Il se servira du mensonge comme d'une arme défensive et offensive.

La sévérité de certains parents à l'égard de leurs enfants leur inspire une sorte de terreur malsaine, qui les conduit à recourir aux faux-fuyants, ou au mensonge, dans le but de se soustraire aux mauvais traitements dont ils sont menacés.

« Une sorte de hobereau désœuvré avait un fils qui suivait les cours de l'école primaire. Le père passait la moitié de sa vie à jouer aux dominos. Son plaisir, en arrivant au lieu du rendez-vous, était de raconter les nouvelles du village. Le fils reçut de son père l'ordre de lui apporter, chaque jour, au moins une nouvelle vraie ou fausse. Une punition sévère devait

suivre la désobéissance. L'enfant chargé de suppléer, au besoin, à la disette de nouvelles, prit l'habitude de faire des contes de toutes pièces. Il avait de l'esprit; il joua bien son rôle. Malheureusement, l'habitude acquise des improvisations mensongères se conserva pendant toute sa vie, au grand dommage du menteur. » (1)

L'enfant se sert aussi du mensonge comme d'une arme d'attaque.

Le mensonge est une arme terrible dans la bouche des méchants. Les êtres qui font le mal pour le mal ne sont pas très rares. Ils paraissent même nombreux parce qu'ils prennent des travestissements différents. L'un se fait serpent, l'autre se couvre de la peau du lion. Celui-ci arbore franchement le drapeau du combat; c'est le moins à craindre. Le premier est le plus redoutable parce qu'il agit dans l'ombre. Il dissimule les motifs qui le font agir. Il affecte les dehors de la candeur et de l'honnêteté. Sa sincérité apparente a pour but de lui amener une clientèle de partisans, derrière lesquels il se cache pour lancer, à son aise, le venin de la calomnie.

Les menteurs méchants ne cèdent guère qu'à un petit nombre de mobiles, tels que la cupidité, les passions haineuses, l'esprit de persécution. Néanmoins, et malgré les croyances contraires, nous affirmons que les enfants figurent, en grand nombre, dans cette catégorie de menteurs.

(1) Dr C.-E. Bourdin. — *Mémoire*, lu à la Société médico-psychologique, en 1882.

L'intelligence n'exclut pas la méchanceté. On retrouve cette dernière en compagnie des facultés intellectuelles dans toute la série de leur développement. L'obnubilation seule de ces facultés ne laisse pas de place à la méchanceté.

Les êtres les plus heureusement doués sous le rapport de l'instruction et de l'éducation ne réservent pas entièrement leur cœur, leur âme, leurs forces pour leurs bonnes actions. C'est pour cette raison que l'on rencontre si souvent parmi les gens du monde l'alliance du mensonge avec les plus belles facultés intellectuelles. L'éducation et l'instruction apprennent à jeter un vernis sur les paroles et sur les faits contraires à la vérité, mais ce vernis trompeur ne détruit pas la nature même des faits condamnables que nous signalons.

Les menteurs dont l'esprit a été cultivé sont plus coupables que ces pauvres déshérités de l'intelligence qui ont de la peine à discerner le bien du mal. Ceux-ci, emportés par la fougue des intérêts, s'abandonnent, sans arrière-pensée, au mensonge. Il suffit qu'ils y trouvent une certaine satisfaction. Pour les êtres dégradés, auxquels nous faisons allusion, le mensonge est un moyen simple d'arriver à but déterminé. La notion morale de la vérité et du mensonge, se perd, pour eux, dans les nuages d'une métaphysique au-dessus de leur portée.

Dans la classe des menteurs méchants, on peut placer les hystériques. Dans un rapport médico-légal, M. le Dr Védie s'exprime ainsi : « C'est un des caractères de la folie hystérique que les femmes qui

en sont atteintes ne reculent ni devant le mensonge, ni devant la calomnie pour atteindre un but qu'on ne s'explique pas toujours.» (1)

Les aliénistes partagent tous le même avis.

B. — DE L'ERREUR ET DU MENSONGE AU POINT DE VUE LÉGAL

S'il est vrai que l'enfant est menteur et sujet à l'erreur, devine-t-on les conséquences que peuvent entraîner leurs témoignages ?

Le mensonge ne présente nul danger quand il s'agit de petits intérêts ou de choses indifférentes ; mais quand ce mensonge est déposé aux pieds de la justice, le salut de l'accusé est gravement compromis. Le juge résiste difficilement à la parole de l'enfant, parce qu'il la regarde comme sincère, habitué qu'il est à entendre que « la vérité sort toujours de la bouche des enfants. » Et cela, il le croit d'autant plus facilement que l'enfant emploie une habileté consommée à cacher la vérité. L'imagination lui suggère des mensonges si bien préparés, si bien menés qu'il est difficile de supposer que l'idée en puisse germer dans leur cerveau imparfait.

Entre bien des exemples, nous citons le suivant que nous empruntons au D^r Motet :

« Un enfant de douze ans est arrêté comme vaga-

(1) D^r Védie. *Annales médico-psychologiques*, tome VIII, p. 239, 1892.

bond ; lorsqu'on me le présente, dit le D^r Motet, je suis frappé de la finesse de ses traits, de l'expression intelligente de sa physionomie. Il est triste, sans affectation ; voici l'histoire qu'il raconte, avec les apparences de la plus entière sincérité :

« Mon père, chef de bataillon d'un régiment caserné au Prince-Eugène, a été tué pendant la guerre. Ma mère a travaillé pour une maison de lingerie jusqu'au mois d'août dernier, elle est tombée malade et elle est morte. Je suis resté seul avec mon frère aîné ; nous avons cherché de l'ouvrage de tous les côtés ; nous nous retrouvions tous les matins à l'entrée de l'église de la Madeleine. Quand mon frère avait reçu un peu d'argent, il me donnait quelques sous pour acheter du pain, et nous nous séparions pour chercher à gagner notre vie. Je ne l'avais pas vu depuis trois jours, je me suis laissé prendre par les agents. Notre dernier domicile était faubourg du Temple, près de la caserne ; nous n'avons pas de famille, personne ne peut me réclamer. »

Je m'en tins à ses déclarations en attendant la découverte de la vérité.

Un jour, enfin, se présente à la préfecture de police un homme inquiet de la disparition de son fils, qu'il avait vainement cherché de tous côtés ; le patron d'apprentissage de l'enfant, croyant à une escapade, avait tardivement prévenu le père ; en fin de compte, il s'adressait à l'Administration. On s'informe, on finit par retrouver parmi les petits vagabonds arrêtés dans les jours correspondant à la disparition de l'enfant, un jeune détenu dont le signalement se rappor-

tait aux renseignements donnés. On l'amène au père qui le reconnaît, et voici à quoi se réduisait la fable de notre petit prisonnier.

« Enfant en apprentissage dans une fabrique de pianos, très intelligent, mais très paresseux. Envoyé en course, n'avait pas reparu à l'atelier. La crainte d'une verte réprimande l'avait empêché de rentrer, il avait vagabondé trois jours et il avait été arrêté la nuit, endormi sur un banc. Son père refusa de le réclamer, il sera maintenu jusqu'à dix-huit ans dans une maison d'éducation correctionnelle. » (1).

Cet exemple montre bien jusqu'à quel point l'enfant peut pousser la perfidie et la dissimulation.

C'est principalement cette habileté extrême que les enfants emploient pour mentir, qui rend leurs dépositions dangereuses, parce qu'en elles rien ne donne l'éveil, rien ne porte au soupçon, rien n'indique la dissimulation.

Rien n'est plus émouvant que le récit d'un enfant racontant les détails d'un crime dont il prétend avoir été ou le témoin ou la victime. La naïveté du langage, la simplicité de la mise en scène accroissent singulièrement l'intérêt, entraînent la confiance. L'entourage se laisse aisément gagner par une émotion qui va grandissant toujours, se doublant de l'indignation et de la pitié qu'inspire une monstrueuse aventure. Par un procédé dont il est facile de se rendre compte, parents, amis, voisins, acceptent sans contrôle le fait,

(1) Dr Mottet. *Mémoire*, lu à la Société médico-psychologique, en 1882.

vrai ou faux ; ils y ajoutent incessamment de nouveaux détails, constituant un ensemble bien plus complet que le récit primitif. L'enfant s'en empare, il se l'assimile, il le reproduit sans variante, et, devant le magistrat, c'est avec une précision terrible qu'il accuse.

Lasègue racontait qu'un jour il avait eu à intervenir dans une affaire grave : « Un négociant chemisier est appelé chez un juge d'instruction sous l'inculpation d'attentat à la pudeur sur un enfant de dix ans. Il proteste en termes indignés ; il affirme qu'il n'a pas quitté sa maison de commerce à l'heure où aurait été commis l'attentat dont on l'accuse. La déposition de l'enfant est là, claire, précise ; il la reproduit dans tous ses détails, et les parents confirment ses dires. Le magistrat ébranlé par l'attitude du négociant, homme parfaitement honorable, s'arrête et ne poursuit pas l'affaire. Mais celui-ci reprend l'enquête pour son compte, il veut savoir pourquoi l'enfant l'accuse, et voici ce qu'il apprend, dirigé par les conseils de Lasègue.

« L'enfant avait fait l'école buissonnière. Il était rentré à la maison après l'heure habituelle. A son arrivée, sa mère, inquiète, lui demande d'où il vient ; il balbutie : elle le presse de questions, il répond oui à tout ce qu'elle demande, elle s'imagine qu'il a pu être victime d'un attentat à la pudeur, et, lancée sur cette piste, on ne sait pourquoi, elle interroge dans ce sens, elle prépare à son insu ses réponses, et quand le père arrive, c'est elle qui, devant l'enfant, raconte l'histoire telle qu'elle l'a créée. L'enfant la retient, il

la sait par cœur, il se laisse emmener rue Vivienne, et quand on lui demande s'il reconnaît la maison où il a été conduit par « le Monsieur » il désigne la demeure du négociant et l'histoire est ainsi complète jusqu'au jour où il a été possible de reconstituer l'escapade et de réduire à néant une fable dont les conséquences pouvaient être si graves. »

Le juge comme le médecin doit connaître l'enfant ; au nom de la justice, il doit savoir que presque toutes les passions de l'adulte troublent l'âme de l'enfant, et, que, en raison de sa faiblesse, il emploie le mensonge pour les satisfaire.

Des exemples nombreux sont là pour engager les juges à se tenir en garde contre les témoignages des enfants.

L'histoire a assez de victimes à signaler, victimes innocentes des dépositions des enfants, pour qu'une voix ose s'élever et crier à la méfiance.

Les annales judiciaires renferment plus d'un fait où le témoignage de l'enfant a été reconnu menteur ou erroné, et où la justice a failli être surprise.

Pour ne citer qu'un exemple, prenons l'affaire du Père Bérard.

Le 17 septembre 1889, le tribunal civil de Chambéry eut à juger une affaire qui avait eu un grand retentissement, surtout dans le monde dévot. Elle fut classée sous la rubrique « d'Affaire du Père Bérard. »

Joseph-François Barbier, en religion père Bérard, était accusé d'outrage public à la pudeur. Les témoins étaient quatre jeunes filles, dont la plus âgée avait 15 ans, et les autres 13 et 14 ans. Ces jeunes filles af-

firmaient devant le Tribunal que, le 14 août 1889, dans la matinée, se trouvant à droite et à une faible distance du confessionnal du prévenu, elles avaient vu que ce dernier, dont elles apercevaient le corps entier et dont les jambes allongées reposaient sur les barreaux d'une chaise, avait fait exhibition de son membre viril. Elles ajoutaient que sa robe était complètement abaissée, mais ramassée vers le milieu du corps et que les parties leur paraissaient sortir d'une petite poche.

Le fait ne se serait pas produit une fois seulement, car l'une d'elles, la fille Chanu, qui n'a pas vu celui sur lequel ses compagnes ont déposé, soutenait qu'elle avait été témoin d'un fait identique, alors que les autres jeunes filles n'étaient déjà plus auprès d'elle.

Toutes affirmaient que ce qu'elles avaient aperçu était bien ce qu'elles appelaient « l'affaire d'un homme. » Elles en étaient certaines, il n'existait pour elles aucun doute, elles assuraient, en outre, qu'elles s'étaient parfaitement rendu compte des mouvements du prévenu, et qu'elles n'avaient pu faire aucune confusion entre l'objet indécent qui leur était apparu et le chapelet ou la cordelière qu'il aurait pu agiter dans la circonstance.

Devant ces dépositions catégoriques, le Tribunal de Chambéry, statuant en premier ressort, déclare le prévenu coupable d'avoir, le 14 août 1889, au Pont-de-Beauvoisin (Savoie), commis un outrage public à la pudeur. En réparation, il le condamna à six mois d'emprisonnement, à 50 fr. d'amende et aux dépens

liquidés à 255 fr. 60, outre les coûts et accessoires du présent.

Heureusement, là ne s'arrêta pas le procès.

L'affaire vint en cour d'appel, à Lyon.

M. le professeur Laccassagne, mandé comme expert, reproduisit la scène telle qu'elle avait dû se produire et démontra que les jeunes filles s'étaient trompées ou avaient menti. Dans son rapport, le savant professeur mit à jour les contradictions qui avaient signalé, à quelques jours d'intervalle, les dépositions des témoins. Il démontra ensuite mathématiquement, après expériences faites, qu'il était matériellement impossible que la verge du père Bérard ait pu faire issue de 10 centimètres en dehors du flancon, même à l'état rigide et d'autant plus à l'état flasque. En effet, après avoir reproduit sur un sujet, revêtu du froc, de même taille que le père Bérard, la scène du confessionnal, et avoir placé ses pieds sur les barreaux d'une chaise, M. le professeur Lacassagne a observé que, dans ces conditions, la longueur minimum qui sépare le flancon de la poche droite de la base de la verge est de 18 à 20 centimètres. Il faudrait donc, pour qu'une verge put sortir en dehors du flancon d'une longueur de 10 centimètres, qu'elle mesurât environ de 25 à 30 centimètres. Or, la longueur du pénis est, en moyenne, de 9 centimètres lorsqu'il est dans le relâchement ; il atteint environ 15 centimètres lorsque le membre devient rigide.

Il serait trop long de reproduire *in extenso* le célèbre rapport du professeur Lacassagne ; nous nous contenterons d'en indiquer les conclusions :

« Si le fait d'outrage public à la pudeur reproché à l'inculpé Barbier, en religion père Bérard, est vrai et s'est passé dans les conditions indiquées pour les dépositions des témoins, cet homme doit être un malade et il faut que les juges soient fixés sur son état mental.

« Si, au contraire, cet homme est sain d'esprit, comme tout l'indique dans la procédure, il n'a pu accomplir ces actes. Les jeunes filles ont cru voir et ont mal vu, et, dans tous les cas, leur témoignage, à cause des variations qu'il a subies, ne peut être accepté qu'avec les plus grandes réserves, puisque nos expériences ont montré que la sortie fortuite ou l'apparition voulue de la verge par la fente du froc étaient impossibles » (Lyon, le 23 octobre 1889. Lacassagne. *Affaire du père Bérard.*) (1)

La Cour d'appel de Lyon eut foi aux affirmations du savant médecin-légiste, déclara la prévention non suffisamment établie et renvoya, en conséquence, Barbier des fins de la poursuite, sans peine ni dépens.

Cette affaire, sur laquelle nous avons dû insister, est bien en faveur de nos affirmations et nous rassure, si par hasard nous avons du remords d'avoir persécuté un âge que l'on suppose innocent. Si la voix d'un maître autorisé n'était venue défendre l'innocence, un scandale allait accabler la religion et donner une arme de plus à ses persécuteurs.

Le dommage est moindre quand la justice peut

(1) Prof. Lacassagne. *Affaire du père Bérard.*

ouvrir les yeux et voir la vérité. Mais il n'en est pas toujours ainsi et, sûrement, depuis que le monde existe, le mensonge des enfants a fait des victimes.

La place n'est pas ici de rechercher quelles passions ont fait agir les jeunes filles dans cette affaire du père Bérard. Nous ne voudrions pas nous reposer sur des hypothèses et revenir, après trois ans, sur une affaire qui est depuis longtemps dans l'ombre. Nous sommes seulement heureux de nous incliner devant les décisions de la Cour d'appel de Lyon, qui confirment par l'acquiescement, d'une manière indirecte, l'opinion que nous avons émise au sujet de l'enfant.

D'autres observations existent, et, parmi celles-ci, nous en citons quelques-unes que nous empruntons au D^r Motet :

« Le 19 novembre 1885, Morin, âgé de 7 ans et demi, fils d'une marchande de journaux, reçut de sa mère, dans la matinée, les journaux qu'il doit porter dans le voisinage. Il s'acquitta de la commission qu'il a l'habitude de faire, et ne rentra pas à la maison. On le cherche de tous côtés, et c'est le soir seulement qu'une dépêche de la préfecture de police apprend à ses parents qu'on l'a retrouvé à Billancourt. Deux pêcheurs l'avaient retiré de la Seine où il allait se noyer. « Il raconte que le matin, dans la rue, un homme dont il fait le portrait, dont il détaille le costume, les allures, l'avait abordé, et lui avait demandé s'il voulait venir avec lui ; il avait refusé, mais il l'avait emmené « par force ». Chemin faisant, l'enfant s'était plaint d'avoir mal au bras, et l'homme lui avait de-

mandé ce qu'il avait ; il avait répondu qu'il avait eu du mal et qu'il avait été soigné trois mois à Berck pour cela. Puis, après avoir marché longtemps, ils arrivèrent sur le bord de l'eau, et sans rien dire, l'homme l'avait poussé dans la rivière. Il avait crié au secours. Deux messieurs qui pêchaient l'avaient retiré, on l'avait porté dans une maison où il y avait du feu, on lui avait donné d'autres vêtements secs, etc., etc. »

Ce récit fut répété sans variante devant plusieurs personnes. Le signalement de l'homme était si précis qu'on put sans peine trouver celui que désignait l'enfant. C'était un nommé C..., employé d'un muséum d'anatomie ambulante, établi depuis plusieurs semaines sur le boulevard Rochechouart, près de la demeure d'Albert Morin. L'enfant avait pu le voir souvent à la porte de la baraque où il faisait le boniment.

Malgré ses énergiques dénégations, C... est arrêté. Le commissaire de police se croit sur la trace d'un grand crime, il ne doute pas de la sincérité de l'enfant ; il ne suppose pas qu'à sept ans et demi il invente de toutes pièces une histoire dont les moindres détails paraissent exacts. Pour lui la preuve est faite, quand Albert Morin décrit le costume de l'homme qui l'a emmené et quand il ajoute qu'il boite de la jambe droite.

Aussi le juge d'instruction saisi de l'affaire, après un long interrogatoire de l'enfant, bien qu'il eût reproduit devant lui ses affirmations antérieures, n'accepte pas ses dires sans réserves. C... offrait de prouver

son alibi, cette preuve fut faite. — Que valait la déposition de l'enfant ? — Si elle était fausse, avec toutes les apparences de la sincérité, quelle opinion fallait-il prendre de l'état mental d'un enfant qui avait réponse à tout, semblait absolument convaincu ? C'est pour résoudre ce problème, ajoute le D^r Motet, que je fus chargé d'examiner le jeune Albert Morin.

Je vis l'enfant chez lui, et bien que sa mère fût aussi convaincue que possible de la véracité de son fils, bien qu'elle considérât ma visite comme inutile, et même comme indiscrete, je pus obtenir d'elle des renseignements d'une importance décisive.

« Ce qui est certain, nous dit-elle, c'est que depuis que cette affaire est arrivée, le petit est toujours dans la crainte, il a des cauchemars toutes les nuits, il rêve tout haut de cet homme, il dit qu'il va le jeter à l'eau ou l'enterrer. »

Chez les enfants, pour peu qu'on ait l'occasion de les étudier avec suite, on trouve souvent des développements partiels hâtifs, tout aussi bien que des arrêts de développement, partiels aussi.

Lorsque la précocité porte du côté de l'intelligence, il n'est pas rare de rencontrer une exaltation singulière du sentiment du merveilleux. L'imagination est aisément frappée, et si des circonstances particulières, des influences de milieu apportent un aliment à ces dispositions individuelles, les exagérations sont prochaines.

Or, le jeune Morin vit dans un milieu des plus défavorables pour lui. Il entend à chaque instant parler de faits divers émouvants racontés dans les

journaux que vend sa mère ; il a sous les yeux les images qui représentent des scènes de violence, il écoute les commentaires, il s'en souvient, il en rêve. — Dans son quartier vient de s'établir un musée d'anatomie ; sur le devant de la baraque, il y a des personnages en cire.

Il s'arrête fasciné. Il y a en lui un mélange de curiosité et de terreur devant ces têtes immobiles ; il revient souvent à ce spectacle qui, tout ensemble, l'attire et l'effraye.

Au milieu de ce monde figé, un homme se meut, parle, et par une singulière coïncidence, l'enfant l'entend un jour dire à la foule : « Entrez, vous verrez la tête de Morin tué par M^{me} C. H... » Le reste lui importe peu, mais Morin, c'est lui, la tête que cet homme va montrer, c'est la sienne.

Voilà la chose morale ; l'impression est produite, la perplexité, l'obsession vont la suivre, la rendre durable. Et au lieu du sommeil si profond et si calme d'ordinaire à cet âge, les rêves effrayants vont le hanter, des complications inouïes vont surgir ; le souvenir n'en sera pas perdu complètement au réveil ; alors l'idée d'un danger sans cesse menaçant s'immobilise dans l'esprit et un jour, au hasard peut-être d'une rencontre, l'enfant pris de peur fuit devant lui, inconscient ; il arrive sur le bord de la Seine : A ce moment, la vision a dû disparaître, la chute dans l'eau n'est plus qu'un événement banal. Mais précisément parce que le réveil s'est fait, il faudra bien trouver une explication à la fugue, à la chute dans l'eau. Dans toute la première partie, l'enfant a été un

acteur sincère dans le drame improvisé par ses terreurs ; il raconte tout ce qu'il a rêvé ; tout ce qu'il a tant redouté ; il accuse l'homme qu'il connaît, celui qui montre la tête à Morin, et, plus son imagination a été frappée, plus longue a été l'incubation de son idée, plus précis sont les détails ; ils ne peuvent pas varier, l'incrustation est trop profonde. Il n'ajoutera qu'une chose, et ce ne sera pas lui qui l'aura inventée, c'est sa mère qui, à son insu, a complété l'aventure : l'enfant avait dit d'abord qu'il était seul quand il était tombé à l'eau, qu'il avait glissé sur une pierre. Après la première partie de son récit, la conclusion qui s'imposait à la mère, et qu'elle a dû lui présenter, c'est que C... l'avait jeté à l'eau. C'est ainsi que les choses se passent d'ordinaire ; l'intérêt pour la jeune victime présumée amène auprès d'eux une foule de curieux pour lesquels le récit de l'aventure est cent fois répété, dans les mêmes termes, et la conviction des auteurs double celle du narrateur.

Cette mise en scène, ces témoignages de sympathie plus bruyante qu'éclairée ne déplaisent pas à l'enfant qui, instinctivement, est fier qu'on s'occupe de lui, mais au fond, qu'y a-t-il ? -- Un état mental très intéressant à étudier chez un enfant dont l'imagination a été vivement frappée ; qui, sous l'influence des terreurs provoquées par un spectacle, a eu des troubles du sommeil, se prolongeant jusque pendant la veille. Un jour, il a mis en action, dans un état d'automatisme analogue à celui du somnambulisme, l'un de ces rêves terrifiants : son esprit troublé a fait tous les frais d'une aventure à la réalité de laquelle

on a pu croire, et qui n'est rien de plus qu'un fait pathologique, une auto-suggestion. » (1).

Nous faisons suivre cette observation d'une autre analogue du même auteur.

« J'ai eu, dit le Dr Motet, à examiner un enfant détenu à la maison d'éducation correctionnelle et dont les plaintes causèrent un grand émoi. Il racontait qu'une personne de la maison, qu'il désignait clairement, était entrée la nuit dans sa cellule, l'avait retourné dans son lit et s'était livré sur lui à des attouchements obscènes. Il avait vu cette personne, il montrait l'endroit de la cellule où les vêtements noirs lui étaient apparus.

« La nuit suivante, il est sur ses gardes, inquiet, il dort mal, se réveille en sursaut à chaque instant; l'apparition se produit encore, et le lendemain il accuse, il donne des détails, il précise! l'explication ne fut pas difficile à trouver : l'enfant avait des oxyures, des démangeaisons vives à l'anus, et de l'érythème intertrigo avait été provoqué par des frottements répétés; le sommeil était troublé. »

Il suffisait du passage du surveillant de ronde qui, la nuit, projette la lumière de sa lanterne dans la cellule par le grillage placé au-dessus de la porte, pour l'éveiller à demi. Le cône d'ombre placé en dehors de la projection lumineuse était pris par l'enfant pour des vêtements noirs. La sensation de prurit à l'anus se transformait en attouchements, et, dans cette jeune imagination que la vie en commun dans un atelier

(1) Dr Motet. Académie de médecine de Paris (séances du 15 mars et du 12 avril 1887).

avait déjà pervertie, une histoire faite, moitié de terreurs nocturnes, moitié de souvenirs de conversations obscènes était débitée avec toutes les apparences d'une conviction sincère.

C'est par un procédé analogue que des enfants s'accusent de délits ou de crimes qu'ils n'ont pas commis. Voici un enfant de treize ans qu'on arrête sous l'inculpation d'avoir jeté à l'eau un de ses petits camarades ; le jeune Marinier a bien disparu du 31 mai au 3 juin 1886, mais il n'a pas été jeté à l'eau par Massé, et les dires de ce dernier sont absolument faux. On s'est demandé si Massé n'était pas un « halluciné » et s'il ne fallait pas admettre qu'il fût atteint de troubles de l'intelligence pour venir affirmer avec détails qu'il avait noyé son petit camarade, quand rien de semblable ne s'était passé.

L'explication ne doit pas être cherchée si loin. On a causé entre gamins de la disparition de Marinier qui faisait quelque bruit. L'un d'eux a raconté à ses parents que Massé lui avait dit s'être baigné avec Marinier, et l'avoir poussé dans l'eau. L'invention est peut-être de ce narrateur.

Ce qui est certain, c'est que le grand-père du disparu est avisé ; il va trouver le jeune Massé, le malmène rudement ; Massé intimidé se défend mollement, il est pressé de questions et dans ce cas-là, les questions préparent la réponse : « Où l'as-tu jeté ? — C'est là, ce doit être là. » Et l'enfant rudoyé répond oui. D'autres personnes interviennent, chacune apporte son affirmation ; et, dans la jeune tête troublée, il se fait un travail d'assimilation inconsciente, où la vérité

sombre, où apparaissent classées dans un ordre régulier les données de l'entourage.

C'est à peine si l'enfant y ajoute quelque chose, et, lorsqu'on s'étonne qu'il ait pu, au milieu d'une invention de ce genre, donner des détails qui le rendent invraisemblable, il suffit de chercher, et l'on trouve d'où lui sont venus ces détails.

Dans cette affaire, il y a l'histoire vraie d'un panier contenant des provisions, d'une binette à sarcler, emportée par le petit Marinier et que Massé aurait jetés dans la Marne, elle lui a été apprise par les gendarmes ; ce sont eux qui, les premiers, en ont parlé devant lui, et quand le grand-père Marinier lui a dit : « Qu'as-tu fait du panier ? Tu l'as jeté à l'eau ? » Il a répondu « oui », comme il avait déjà répondu à la première accusation.

Lorsqu'il fut arrêté et conduit devant le juge d'instruction, Massé avoua et nia tour à tour ; si on l'interrogeait d'une certaine façon, il récitait une leçon apprise ; si on lui parlait avec bienveillance, il disait le contraire de ce qu'il avait affirmé ; il y avait dans son esprit un mélange confus de vérités et de mensonges qui rendaient assez difficile la solution du problème. Le retour de l'enfant disparu vint heureusement tout simplifier, mais il n'en restait pas moins ce fait, plus commun qu'on ne pourrait croire, d'un enfant jouant un rôle actif dans un drame improvisé, dont son imagination n'avait même pas eu besoin de faire tous les frais.

On comprend sans peine combien, au point de vue médico-légal, il est important de se tenir en garde

contre ses affirmations mensongères ; les plus graves complications peuvent naître, et ce qui s'est passé en Hongrie, il y a quelques années, en est un saisissant exemple. Une jeune fille de Tisza-Eszlar, nommée Esther Solymosi disparaît ; qu'est-elle devenue ? Personne ne le sait. Deux mois et demi plus tard, des bateliers découvrent dans le Theiss le cadavre d'une jeune fille.

On l'examine ; les uns le reconnaissent pour celui d'Esther Solymosi, les autres doutent.

Mais les passions religieuses s'éveillent : dans ce village, catholiques et protestants vivent en un état d'hostilité avec les Israélites ; l'occasion parut bonne de créer à ceux-ci des difficultés. On les accuse d'avoir assassiné Esther dans la synagogue ; une légende se propage ; on fixe le jour, l'heure du crime ; bientôt les détails abondent, et quand la justice est saisie, il se trouve un juge qui, épousant aveuglément les passions et les haines, a son opinion faite avant tout examen et l'impose. Un enfant de treize ans, Moritz Scharf, fils de l'un des assassins présumés, est interrogé par lui ; l'enfant ne sait rien ; mais rudoyé, violenté, il finit par dire que son père avait attiré chez lui la jeune fille, puis l'avait envoyée à la synagogue. Moritz avait entendu un cri, il était sorti, il avait collé son œil à la serrure de la porte du temple, il avait vu Esther étendue à terre. Trois hommes qu'il désigna la tenaient par les bras, par les jambes, par la tête : le boucher Salomon Schwartz lui fit une profonde entaille à la gorge avec un couteau, et recueillit son sang dans deux assiettes ; ce

qu'on fit du cadavre, il ne le savait pas — et ce récit fait, il le reproduit. — En vain démontre-t-on l'alibi des hommes accusés, l'impossibilité de commettre un pareil attentat en plein jour, à l'endroit le plus fréquenté d'un gros village, dans une synagogue éclairée par une fenêtre à hauteur d'appui qui permet de voir tout ce qui s'y passe : il n'y a de traces de sang nulle part ; en vain des personnes dignes de foi viennent-elles affirmer qu'on a vu Esther plus d'une heure après le moment où on prétend qu'elle a été égorgée, la déposition de l'enfant est là, et le juge qui l'a préparée, qui ne veut pas la perdre, séquestre son jeune témoin jusqu'au jour de l'audience, où il vient réciter comme une leçon apprise l'épouvantable déposition à laquelle il avait fini par croire. » (1).

C'est l'honneur de notre pays que de telles choses n'y soient plus possibles, et que les magistrats chargés de l'instruction ne soient plus de ceux dont parlait Voltaire « qui craignaient le pouvoir des préjugés ». C'est notre honneur à nous, à nous médecins, de pouvoir apporter la lumière dans une question si délicate d'un examen parfois si difficile.

Lorsqu'il s'agit de l'enfant, il ne faut jamais oublier que sa jeune intelligence est toujours prête à saisir le côté merveilleux des choses, que les fictions le charment, et qu'il objective puissamment ses idées, qu'il arrive avec une étonnante facilité à donner un corps aux fictions écloses dans son imagination, que son instinctive curiosité, son besoin de connaître

(1) Dr Motet. Académie de médecine (séances du 15 mars et du 12 avril 1887).

d'une part, et, d'autre part, l'influence qu'exerce sur lui l'entourage, le disposent à accepter sans contrôle possible tout ce qui lui vient de ces sources diverses. Bientôt il ne sait plus ce qui lui appartient en propre, ce qui lui a été suggéré, il est affranchi de tout travail d'analyse, et sa mémoire entrant seule en jeu lui permet de reproduire, sans variantes, un thème qu'il a retenu, mais c'est précisément par cette répétition monotone que l'enfant se laisse juger.

Quant le médecin expert, après plusieurs visites, retrouve les mêmes termes, les mêmes détails, lorsqu'il suffit de la mise en train pour entendre se dérouler dans leur immuable succession les faits les plus graves, il peut être sûr que l'enfant ne dit pas la vérité et qu'il substitue, à son insu, des données acquises à la manifestation sincère d'événements auxquels il aurait pu prendre part.

Ces états ont des analogues, M. le professeur Charcot parle d'une jeune hystérique, qui, pendant une période d'hypnose, avait été convaincue qu'une somme de cinquante francs avait été mise à sa disposition par un des assistants ; elle en avait donné reçu et elle avait vécu avec cette idée.

Un jour qu'elle était à l'état de veille, on lui demanda où et comment elle s'était procuré un objet de toilette dont elle se paraît avec coquetterie. Elle répondit qu'elle était sortie pendant une après-midi, qu'elle était allée rue de la Paix et qu'elle avait payé douze francs l'objet en question.

« — Vous avez donc de l'argent ? lui demanda M. le professeur Charcot.

— Certainement, répondit-elle, vous vous rappelez bien les cinquante francs que m'a donnés M. X...

— Combien vous reste-t-il ?

— Une trentaine de francs.

— Pourriez-vous nous les montrer ?

— Certainement, c'est la surveillante qui me les garde. »

En effet, la surveillante avait en dépôt trente-cinq francs appartenant à la malade et dont l'origine était tout autre que celle qu'elle leur assignait ; ils lui venaient de sa famille.

A l'analyse que trouve-t-on ? Une suggestion passée dans le domaine des faits acquis, et autour de cette suggestion, une histoire vraisemblable, mais absolument fausse. La malade n'était pas sortie de la Salpêtrière, elle n'était pas allée rue de la Paix, elle n'y avait pas acheté ni payé l'objet de toilette, elle n'avait pas reçu cinquante francs. Dans son esprit s'entretenait une confusion inextricable pour elle, de souvenirs qu'elle était impuissante à mettre en place, et qui, s'enchevêtrant avec un certain ordre, donnaient à son récit les apparences de la vérité.

Pour les réduire, pour distinguer le vrai du faux, il suffisait de savoir que cette fille n'était jamais sortie de l'asile, et que l'argent qui lui restait avait été remis par sa famille ; le témoignage de la surveillante y suffisait.

Nous avons cité cette observation parce qu'elle nous permet de conclure :

En médecine légale, si l'étude de troubles en apparence aussi complexes que ceux dont nous vous avons

présenté le tableau, peut arrêter quelque temps ; si de sérieuses difficultés doivent être vaincues, le médecin habitué aux recherches de ce genre trouvera dans les renseignements de la clinique, dans une observation sévère et patiente, les éléments nécessaires pour remplir dignement son mandat et apporter à la justice la lumière qu'elle lui demande.

CHAPITRE III

MOYENS DE RECONNAITRE LE MENSONGE CHEZ L'ENFANT.

CONCLUSIONS

MOYENS DE RECONNAITRE LE MENSONGE CHEZ L'ENFANT

L'habileté que déploie l'enfant dans le mensonge déroute parfois toutes les combinaisons dont peut user l'esprit le plus subtil pour découvrir la vérité. C'est pourquoi il serait malaisé d'établir des règles fixes et infaillibles pour découvrir le mensonge. Nous pouvons, néanmoins, indiquer certaines particularités qui, en raison de l'inexpérience de l'enfant, peuvent fournir quelques secours, nous donner une clef pour arriver jusqu'à son cœur.

Le jeu de la physionomie ne révèle pas, le plus souvent, chez l'enfant, le fond sa pensée. S'il y en a que la rougeur du visage trahit et accuse, lorsqu'ils essaient de tromper, il y en a d'autres qui sont assez maîtres d'eux-mêmes pour gouverner leurs réflexes et leurs vaso-moteurs. Leur parole et leur mimique, instruments très incomplets d'analyse mentale, ne nous apprennent rien de certain sur leurs intimes sentiments. Chez la plupart, néanmoins, l'étude de l'expression du visage nous viendra en aide et nous dira assez nettement s'il faut croire ou s'il faut douter.

Parfois, et le cas n'est pas rare, lorsque l'enfant se voit scruté, il devient innocemment faux. Il ressemble en cela aux hommes des races peu civilisées. « Un Australien avait apporté à Oldfield quelques spécimens d'une espèce d'eucalyptus. Désirant connaître les habitudes de la plante, le voyageur lui demanda : « Est-ce un grand arbre ? » l'indigène répond immédiatement que oui. Peu satisfait de sa réponse, Oldfield lui demanda de nouveau : « C'est un petit arbrisseau ? Oui, répondit-il encore. » (1)

L'enfant élude ainsi quelquefois nos questions embarrassantes. D'autres fois pendant que nous épions chez lui l'effet de notre suggestion, son imagination est bien loin du lieu et du moment présents, une impression quelconque, une seconde incitation, venue du cerveau ou des viscères, l'ont enlevé pour un instant à nous et à sa conscience. Et c'est pourquoi nos investigations restent vaines, et c'est pourquoi aucun trouble ré-

(1) Lublock. — *L'Homme avant l'histoire*, p. 7.

flexe ne viendra le trahir et nous avertir de douter.

L'invraisemblance dont les enfants ornent leurs récits sera pour nous un criterium utile pour découvrir le mensonge. Leur jugement ne pouvant apprécier la valeur des choses, ils altéreront les faits en les exagérant ou en les amoindrissant.

A toute demande, l'enfant oppose une réponse et vous pouvez l'interroger sur des sujets au-dessus de son intelligence, il ne restera pas muet. Dans son orgueil de petit homme, il veut tout savoir ; on dirait qu'il prend déjà pour lui cette pensée du philosophe : « *Homo sum et nil humani a me alienum puto.* »

Mais, chez l'enfant, c'est l'imagination qui répond le plus souvent ; l'intelligence se tait.

Et aussi, nous voyons combien ses récits sont marqués souvent au coin de l'invraisemblance. L'homme sensé le constate, et il lui est aisé de reconnaître alors que la vérité n'est pas entièrement exprimée.

Le juge, à l'audience, pourra utiliser ce criterium, et, par ses interrogations, devra provoquer dans une certaine mesure l'invraisemblance et les contradictions.

Un proverbe dit qu' « un menteur doit avoir bonne mémoire ». L'enfant oublie souvent ce qu'il a dit un moment auparavant, et l'instant d'après amène la contradiction. Quelques enfants font preuve d'une habileté consommée dans le mensonge, mais il est rare néanmoins qu'ils ne laissent à un juge expérimenté quelque coin à découvert, quelque fenêtre ouverte qui lui permette de pénétrer dans la vérité.

En interrogeant l'enfant, des hésitations d'abord,

puis des contradictions se produisent, et, parfois même, poussé dans ses retranchements, il avoue qu'il a menti.

Les contradictions, à l'audience, enlèvent toute valeur à un témoignage.

Nous avons vu, en effet, dans l'affaire du père Bérard, avec quel art M. le professeur Lacassagne a su établir la fausseté des dépositions des jeunes témoins, en étalant aux yeux des juges les contradictions et les variations qu'avaient subies leurs récits. Les dépositions faites par des jeunes filles devant le juge de paix, prenaient, quelques jours après à l'audience, un tout autre aspect. La veille, les témoins hésitaient sur un fait, que le lendemain elles affirmaient avec énergie. Enfin, pas une d'elles n'a déposé d'une façon identique, d'une part, à l'audience, et, d'autre part, aux premières interrogations qu'elles ont subies.

Cependant, ajoute le professeur Lacassagne, lors des premières dépositions, les événements étaient récents, la mémoire de ces enfants ne pouvait pas être mise en défaut, et il semble évident que c'est alors qu'elles eussent dû être affirmatives et faire des dépositions fermes. Ce qui frappe, quand on compare les dépositions successives d'un même témoin, c'est que l'affirmation s'y montre avec une précision grandissante à mesure que les faits sont plus éloignés.

Le 16 août, la plupart de ces jeunes filles Chanu, Mazau, Mattasoglio, sont dans le doute, ou même nient catégoriquement ; à l'interrogatoire du juge

d'instruction, elles sont plus affirmatives; à l'audience, elles montrent dans leurs dépositions une fermeté et une uniformité remarquables. Il s'est produit un changement dans l'esprit et la mémoire de ces témoins. La précision et l'assurance de leurs contestations sont d'autant plus formelles qu'elles s'éloignent davantage du jour de l'acte incriminé.

Outre ces modifications survenues dans l'esprit des témoins, il faut encore remarquer certaines contradictions très nettes dans leurs dépositions, selon le moment où elles ont été faites. La plus énorme consiste évidemment à nier avoir vu le fait reproché au père Bérard, comme le font les jeunes filles Mazau et Mattasoglio, et à affirmer plus tard, avec détails à l'appui, avoir vu ce même fait.

M^{lle} Expert se contredit également lorsque, parlant du volume de la verge, elle trouve d'abord que ce n'était pas plus gros que « la moitié de son pouce, » tandis qu'à l'audience : « c'était gros et un peu long. » Louise Chanu se contredit également : « l'objet était blanc » (juge de paix); « il était couleur de chair » (audience). (1)

Il est inutile de poursuivre les considérations du professeur Lacassagne à ce sujet. Elles tendent toutes à prouver que les variations et les contradictions, l'hésitation et le doute dans les dépositions des enfants seront pour le juge de puissants moyens pour découvrir le mensonge sous ses masques les plus hypocrites.

(1) Lacassagne. *Affaire du père Bérard*, p. 8.

Il ne faudrait cependant pas exagérer et trop tourmenter l'enfant par des questions embarrassantes, car il deviendrait alors volontiers innocemment faux. A bout de ressources, pressé d'interrogations, l'enfant mentira après avoir dit la vérité. L'histoire nous avertit que le pilori faisait avouer tous les crimes, même aux innocents. Les enfants sur ce point, plus facilement que les grandes personnes, sont les esclaves du plaisir et de la douleur. Tout, en eux, est indécision, incertitude, et qu'une autorité s'en empare, qu'elle emploie l'intimidation ou promette le plaisir, elle mènera à son gré leur esprit aussi bien que leur langue.

C'est pourquoi il faudra examiner avec soin, dans les dépositions des enfants, si quelque intérêt n'est évidemment mis en jeu. Il est rare que l'enfant, à l'audience, devienne menteur par badinage ou sans raison. Cette sorte de mensonge, il l'emploie avec ses camarades. Le plus souvent, le mensonge de l'enfant a reçu une direction ; il sait fort bien le sens qu'il faut donner à ses paroles pour obtenir une récompense ou éviter une punition.

Que la récompense ou la punition soient tacites ou verbalement promises, l'enfant, par instinct ou par raison, saura diriger ses paroles dans un but intéressé et donnera satisfaction aux personnes qu'il veut servir.

Le juge doit rechercher si les dépositions de l'enfant ne sont pas troublées ou faussées par une influence quelconque, et il doit se rappeler « qu'on prend les enfants par la bouche comme les poissons. »

De même, le juge se méfiera des dépositions trop sensées, si bien analysées qu'une intervention étrangère doit être soupçonnée. Nous avons dit que l'enfant n'approfondit pas les choses et qu'il juge superficiellement. Aussi quand, à l'audience, il se présente avec une science et un bon sens au-dessus de son âge, quand, imperturbablement, il vous raconte des faits qu'il ne peut avoir ni approfondis ni analysés, doutez qu'il ne récite une leçon apprise, doutez qu'il n'ait reçu une éducation spéciale.

Nous n'avons pas la prétention de croire que toutes les particularités que nous venons d'indiquer soient un criterium infaillible pour découvrir le mensonge chez les enfants. Nous estimons seulement qu'elles peuvent être utiles et aider dans certains cas.

Dans le cours de notre sujet, nous avons consacré quelques pages à l'influence du milieu sur le mensonge des enfants. Qu'on nous permette, en terminant, de faire sur le même sujet quelques considérations.

L'éducation, avons-nous dit, influe sur le caractère de l'enfant et contribue puissamment à faire de lui un être moral ou un être dépravé.

Par suite, et indirectement, la même influence s'exerce sur le mensonge en multipliant ou en diminuant ses causes, en grossissant ou en tarissant ses sources, qui sont presque toutes d'ordre moral. L'effet de la bonne éducation sur la moralité de l'enfant retentit ainsi sur son penchant au mensonge qu'il atténue en s'attaquant à sa cause première. Mais l'éducation ne saurait le détruire complètement, car,

chez l'enfant, le mensonge est inhérent au cerveau. Le poète a dit vrai : « Chassez le naturel, il revient au galop. »

Le milieu pourra exercer sur son caractère une influence bienfaisante en offrant à son imitation de bons exemples et de nobles habitudes. Mais il agira faiblement sur son cerveau et sur son imagination, et, parfois même, chez les plus ardents, l'éducation n'apportera pas d'heureuses modifications. C'est bien à l'enfant qu'on peut appliquer cette vérité :

Meliora video sentioque deteriora sequor.

L'enfance est un âge d'impulsivité.

Il nous est donc permis de déclarer que l'enfant est généralement menteur et qu'aucune influence n'est apte à modifier complètement ce penchant.

Il découle de son inexpérience qu'il est forcément sujet à l'erreur.

Si nous avons réussi à faire partager notre opinion, nous serions heureux de voir les juges s'armer de toutes pièces, quand ils ont à subir le témoignage des enfants. Nous n'avons pas la prétention d'éloigner l'enfant des tribunaux ; notre opinion est qu'il faut seulement l'écouter, mais contrôler longtemps ses paroles avant de porter un jugement. Le progrès sera immense et la société aura un danger de moins à redouter, si on lui supprime un accusateur ou un diffamateur aussi dangereux que l'enfant.

Notre plume hésite à attaquer cet âge faible qui n'a pour se défendre que sa renommée d'innocence. C'est un devoir que nous nous sommes imposé, nous espérons que notre but ne sera pas méconnu. On ne

nous accusera pas d'avoir dirigé nos coups en aveugle; l'avenir confirmera peut être notre opinion. Nous voudrions que notre travail fût un cri d'avertissement.

Quoi qu'il en soit, nous aurons été fidèle à cette formule qui doit sans cesse guider le médecin : « *Primum non nocere.* »

« La bouche du menteur, dit Pierre Charron, c'est un trou puant et pestilentieux. La langue mesdisante, meurtrière de l'honneur d'autrui, c'est une mer et université de maux, pire que le fer, le feu, le poison, la mort, l'enfer. » (1)

De son côté, le Livre des Proverbes nous apprend en quelques mots que la vie et la mort sont au pouvoir de la langue : « *Vita et mors, in manibus linguæ,* chap. XVIII. »

Le fabuliste grec Esope exprimait une pensée analogue en proclamant que la langue est ce qu'il y a de meilleur et de pire dans le monde.

Il ne nous reste plus qu'à exprimer nos regrets d'avoir découronné l'enfance de l'auréole de sincérité dont elle est si injustement ornée. De l'étude que nous avons faite de l'enfant, il est résulté pour nous, la conviction absolue que l'enfant se complait dans le mensonge et qu'il sait s'en servir habilement dans l'intérêt de ses mauvais instincts et de ses passions.

(1) Pierre Charron. — *De la Sagesse*, livre I, chap. II.

CONCLUSIONS

I. — L'enfant, considéré au point de vue physiologique, psychique et moral, nous paraît posséder un cerveau très impressionnable et abondamment arrosé par une active circulation. Par suite de cette organisation spéciale, l'imagination prédomine aux dépens du jugement qui n'a pas encore sa maturité. L'imagination le fait mentir ; le défaut de jugement l'empêche d'apprécier les choses à leur juste valeur.

De plus, l'enfant est méchant, égoïste, vaniteux, etc., et ces défauts sont autant de sources pour le mensonge.

II. — Les causes de l'erreur chez l'enfant se rattachent à des raisons d'ordre physiologique et psychique ; celles du mensonge appartiennent plus spécialement à des raisons d'ordre moral : la source en est dans le dédale des passions.

III. — S'il est vrai que l'enfant est menteur, ou qu'il se trompe facilement, la valeur qu'on donnera à ses dépositions en justice pourra entraîner de graves conséquences.

IV. — Le juge doit tirer parti de certaines particularités qui aident à découvrir le mensonge chez l'enfant. L'invraisemblance des récits, le doute dans les dépositions, les contradictions, etc., devront mettre son attention en éveil. Il devra aussi se tenir en garde contre les dépositions où un intérêt quelconque est manifestement mis en jeu ou bien que l'intervention d'une autre personne peut avoir influencées.

V. — En un mot, devant les tribunaux, les témoignages de l'enfant, sujet à l'erreur et dominé par le mensonge, doivent être, sinon annulés, du moins sérieusement contrôlés.

Vu, le doyen :

LORTET.

Vu, bon à imprimer :

LE PRÉSIDENT DE THÈSE :

A. LACASSAGNE.

Permis d'imprimer :

LE RECTEUR :

E. CHARLES.

Lyon, le 26 juillet 1892.

